LE FILM

MONTREAL, DECEMBRE 1960



RADIO et TELEVISION
Un ROMAN complet

Luana Patten
de Metro-Goldwyn-Mayer



SANDRA DEE offre ses meilleurs voeux aux lecteurs et lectrices du "Film".

le FILM

MONTREAL,

DECEMBRE 1960

42e année No 5

15 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION
Tél. : UNiversity 1 - 5757

GEORGES POIRIER
Président

Rédacteur en chef :
GERARD LABERGE

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

•

Published Monthly at
975, De Bullion St.,
Montreal, P. Q.

42nd year, No. 5

Second-class postage paid
at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

•

ABONNEMENT

"Le Film" seulement
Canada et Etats-Unis

1 an .... $ 1.50
2 ans .... $ 2.50

DANS LES COULISSES DU CINÉMA

LA FAMILLE FENOUILLARD A L'ECRAN

On va tirer un film des célèbres aventures de *La Famille Fenouillard.* Imaginées par un très sérieux professeur de lycée parisien — qui s'appelait Colomb et signa du pseudonyme « Christophe », outre *La Famille Fenouillard,* deux autres classiques *Les aventures du Professeur Cosinus* et *Le Sapeur Camember* — ces aventures firent l'objet, à la fin du siècle dernier des premières bandes dessinées, devenues depuis des « comics », des « cartoons », des « fumetti », selon les latitudes. Elles contaient l'équipée d'une famille, embarquée malgré elle dans un voyage autour du monde, et gagnant par d'incroyables moyens de locomotion le Japon, l'Amérique, le Pôle Nord, l'Espagne où devaient les attendre les plus cruelles mésaventures. Tout, naturellement, se terminait bien. Mais M. Fenouillard avait manqué devoir se faire harakiri ; avait failli se faire scalper ; avait déclenché une émeute, tandis que sa femme désespérait d'arriver jamais dans le petit village français qu'elle s'était fixé pour l'étape finale, et que ses deux filles Arthémise et Cinégonde ne cessaient de sangloter sur le sort de leur père.

Sophie Desmarets et Jean Richard seront M. et Mme Fenouillard dans ce film que mettra en scène Yves Robert. On cherche encore les interprètes d'Arthémise et de Cinégonde.

BRIGITTE BARDOT APPLAUDIE PAR SES PAIRS

Henri-Georges Clouzot donne les derniers tours de manivelle de *La Vérité.* Dans l'immense salle de la Cour d'Assises, reconstituée fidèlement aux Studios de Joinville, Brigitte Bardot a lancé face à l'avocat général, face aux jurés et au public, ses dernières répliques. Les rares privilégiés qui, nantis d'une carte spéciale, ont obtenu l'autorisation de pénétrer sur le plateau ont assisté à une scène comme il ne s'en produit pas une fois tous les dix ans dans les studios et qui a définitivement consacré Brigitte Bardot comme une très grande comédienne.

Henri - Georges Clouzot, après avoir longuement expliqué à son interprète ce qu'il attendait d'elle, demanda « le rouge » et ordonna : « moteur ». Un immense silence se fit et Brigitte se leva. Face à l'accusation, elle défendit son crime. Son intervention fut si bouleversante que, de l'avis de tous les témoins, Clouzot, Paul Meurisse et Charles Vanel en eurent la gorge nouée et les larmes au bord des paupières. Lorsque Brigitte s'écroula dans le box des accusés, Clouzot n'eut pas le temps de crier « coupez » que les deux cent quatre-vingts acteurs et figurants présents, (jurés, témoins, public, journalistes) applaudirent frénétiquement, comme s'ils avaient été au théâtre. L'ingénieur du son s'arracha les cheveux : ces applaudissements intempestifs risquaient d'avoir compromis toute la scène. Il n'en fut heureusement rien et Henri-Georges Clouzot estime tenir là le meilleur plan de son film. Brigitte Bardot apportera là une nouvelle preuve de la diversité de son talent et prouvera que les scènes dramatiques lui conviennent tout autant que les rôles légers.

AVEC *LOLA* JACQUES DEMY DONNE UN NOUVEAU STYLE A ANOUK AIMEE

Jacques Demy qui s'illustra dans le court-métrage (notamment avec *Le Bel Indifférent,* d'après Jean Cocteau) et tourna une vie du Curé d'Ars, réalise son premier grand film *Lola* qu'il qualifie de « vaste ensemble où se mêlent les joies, les peines et les triomphes de l'amour », et qui se présentera, dit-il, comme une sorte de ballet ou de ronde.

Au centre de la ronde, Lola, une chanteuse de « bastringue », sophistiquée en apparence, mais avec une âme simple et un grand coeur. Jacques Demy en a confié le rôle à Anouk Aimée, dont le personnage de *La Dolce Vita* avait déjà surpris mais que celui de Lola transformera du tout au tout. La carrière d'Anouk Aimée, qui est une de nos meilleures comédiennes, a suivi au cours des dernières années une courbe assez fantaisiste. Belle, intelligente, sensible, Anouk Aimée s'était aussi taillée une réputation d'« aimable farfelue » et son caractère capricieux n'avait pas été, elle en convient aisément, sans nuire quelque peu à ses activités cinématographiques.

Cette période est close, assure-t-elle. Et Anouk fait une véritable rentrée en force puisqu'aussi bien *Lola* succédera sur les écrans au *Farceur* (réalisé par Philippe de Broca) et à *La Dolce Vita* qui continue sa carrière.

HOLLYWOOD

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Comédiens

A part son talent de comédien, Jerry Lewis est doué de générosité et de bienveillance. Lorsqu'on lui raconta que Gloria Jean, étoile favorite d'il n'y a pas si longtemps, se trouvait sans le sou et employée comme hôtesse dans un restaurant, il lui demanda une entrevue, ajouta une scène spéciale pour elle dans son prochain film, et laissa une marge en blanc dans son contrat à l'item du cachet, à la discrétion de l'actrice.

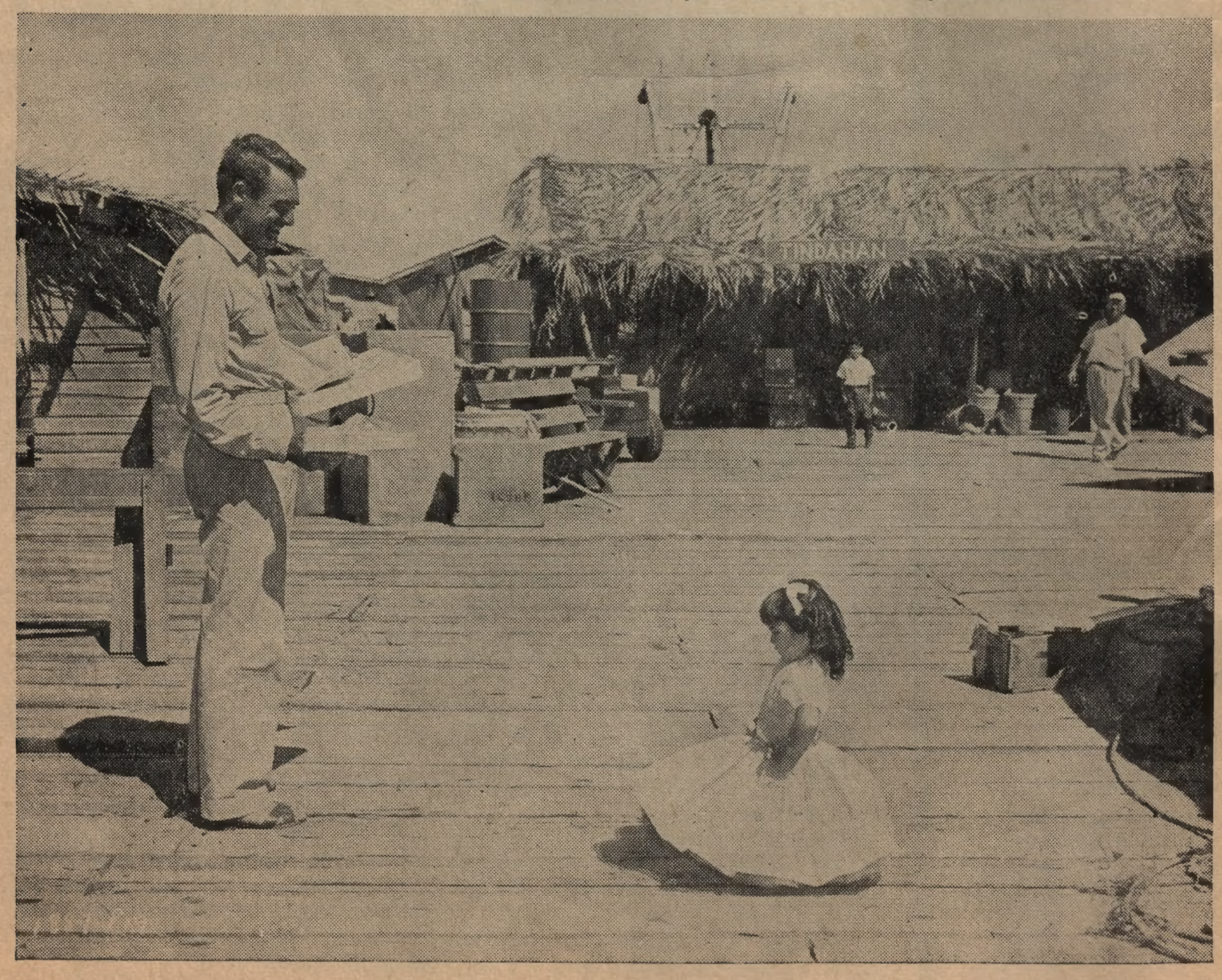
Charme

Doris Day n'est pas ce que l'on peut appeler au strict sens du mot, une belle actrice. Il s'en trouve qui ne la trouve même pas la plus jolie, mais cet atout est amplement suppléé par une personnalité charmante, une individualité rayonnante et pour ainsi dire enveloppée de lumière. On a parfois comparé son sourire à une espèce de soleil. C'est bien son mari qui nous dit un jour : « une femme qui sourit c'est la vie de la maison ». Elle-même croit que le sourire doit provenir de plus profond que des lèvres. S'il ne surgit pas du coeur, il n'est qu'un simulacre et parfois une grimace. Cela me rappelle un mot de Clark Gable à ce sujet : « Si la femme connaissait le pouvoir du sourire joyeux ou de compassion, elle passerait plus de temps à s'y exercer chaque jour qu'à tout autre exercice de beauté ou de coquetterie ». Pour revenir à Doris qui avoue 36 ans, elle est mère d'un jeune étudiant et n'admet ni liqueur ni cigarettes à la maison. Elle ne peut supporter de voir malmener un animal et ne se gêne pas pour reprendre l'intrus... Et toujours au tableau des vedettes favorites.

Nouvelles de partout

Gina Lollobrigida dit que nulle vedette ne lui fut plus bienveillante que Rock Hudson. — Alain Delon, l'acteur français, sera probablement le partenaire de Simone Signoret dans *Chéri*. — Red Skelton s'est si bien amusé de l'incident du fermoir éclair au programme de Dinah Shore, où il se trouvait l'invité, qu'il l'invitera à son propre programme, à n'importe quel prix. Red termina

CARY GRANT est fasciné par une jeune fille cubaine exécutant une danse du pays entre deux prises de vue du film "Operation Petticoat".



VU DE PRÈS

NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD

est aussi possible qu'Ingrid Bergman chante au cours du film. — La Société des Motion Pictures Exhibitors à travers l'Amérique a nommé une fois de plus Doris Day et Rock Hudson les vedettes les plus populaires de l'année. Universal-International a décidé de leur confier les rôles-titres d'un autre film du genre de *Pillow Talk* dont le titre sera *Lover Come Back*, qu'ils tourneront au début de l'année. — Gina Lollobrigida et George Peppard seront réunis dans *Midas Country.* — Elvis Presley se montre d'une telle prodigalité, à son hôtel de Beverly Hills, que le propriétaire a fait inscrire son nom sur la porte de la suite que la vedette occupe. — Le livre de Maurice Chevalier sera publié aux Etats-Unis sous le titre de *With Love* simultanément avec la présentation de son nouveau film *Fanny.*

Maquillage pour "Teenagers"

La jeune Sandra Dee qui a atteint sa dix-septième année, comprend que ce n'est pas le montant de maquillage que l'on emploie comme la manière de l'appliquer. « J'ai mis plusieurs heures à apprendre à bien appliquer le rouge à lèvres. Les « teenagers » perdent de leur charme en maquillant lourdement leurs paupières, ce qui les vieillit et les enlaidit. Les plus jolies bouches ne sont pas celles qui font toujours la moue ».

Peu important

L'importance pour une jeune fille de sortir avec des jeunes gens et de compter plusieurs escortes a été singulièrement exagérée, croit Angie Dickinson qui consent volontiers à demeurer plusieurs soirs seule chez elle en compagnie d'un livre. L'étoile de *A Fever In The Blood* qui ne manque pas toutefois d'engagements étudie le piano, le chant et la danse. Elle lit autant de classiques qu'elle en trouve le temps. « Je n'ai jamais connu une vie aussi excitante que depuis que le travail son dernier programme par une anecdote drôle qu'il ne récita pas entièrement. « Si vous désirez connaître la fin de l'histoire », conclut-il, « envoyez-moi la couverture d'une Chevrolet ». A date il aurait reçu une demi douzaine de vieilles couvertures... — Dory Langdon, Mme André Previn, est à écrire quatre chansons pour Yves Montand et Tony Perkins dans *Time On Your Hands.* Il

KIRK DOUGLAS en pleine conversation avec l'acteur ANTHONY QUINN et le directeur MICHAEL GORDON durant le tournage du film "Portrait In Black".



me tient si occupée. Je me délasse souvent en allant voir un film inspirant ma carrière, avec un compagnon platonique, c'est-à-dire avec qui je n'ai aucun intérêt romantique ».

Originalité

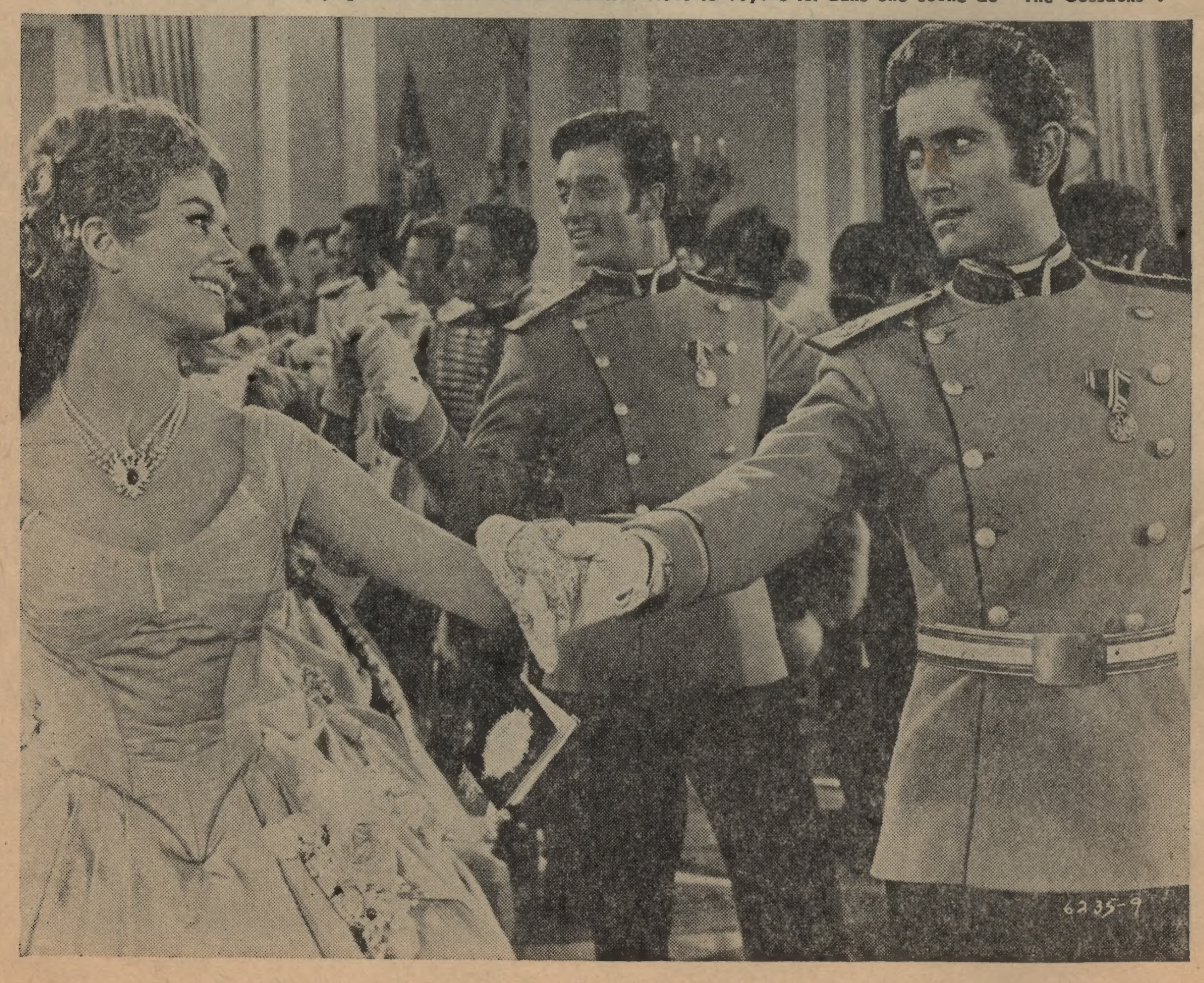
La fameuse Irène, dont la signature est celle de la plus sélecte haute couture, et qui a créé toutes les toilettes que porte Doris Day dans *Midnight Lace* assure que toute femme qui sait être différente de la foule ordinaire est sûre d'être admirée. Il est des marques de fabrique qui, à part une coiffure impeccable et la fraîcheur de la netteté, font remarquer favorablement une personne. Celle qui porte toujours une fleur fraîche à son corsage — celle dont le large sac à main est noué d'une écharpe de tons gais. — Celle dont le parfum, toujours le même est agréable et vous hante après son passage.

Impressions

Shirley Knight, la beauté blonde de *The Dark At The Top Of The Stairs* nous dit qu'à l'âge de 14 ans, elle vendit une histoire qu'elle intitula *A Realisation At A Funeral* que le magazine *Seventeen* publia — impressions ressenties aux funérailles d'un homme qu'elle n'aimait pas, et où on l'avait priée de chanter.

Trois opinions masculines

Gene Raymond, William Gargan et Leon Ames, tous trois étoiles de *The Best Man,* satire politique jouée à un théâtre de Hollywood, ont entre eux, un record de 77 ans de mariage. Le secret de leur succès marital ? — « Lorsqu'il se trouve deux carrières dans un ménage », me dit Gene Raymond, « le mariage a besoin de plus d'attentions. J'attribue au fait que nous avons essayé de comprendre les problèmes l'un de l'autre, une large part de la durée des 23 ans de notre union. L'atmosphère de propreté qui entourait Jeanette MacDonald fut le premier attrait. Je n'aime pas les visages dérobés sous un placage de maquillage ». William Gargan dont le mariage date de 32 ans dit qu'il est bâti sur des bases de « give and take ». « Je suis reconnaissant à Mary de l'attention qu'elle n'a cessé d'accorder à son apparence, et qu'elle soit demeurée « petite » et attrayante ». « J'aime la beauté », dit enfin Leon Ames, « Ma femme, Christine, était gagnante d'un concours de beauté qui lui valut un contrat à un studio ; mais elle quitta tout pour faire de notre maison un home charmant pendant les 22 ans



JOHN DREW BARRYMORE, à droite, fils du regretté John Barrymore, continue la gloire qui a toujours accompagné ce fameux nom du théâtre. Nous le voyons ici dans une scène de "The Cossacks".

écoulés. C'est mon opinion que l'une des causes internes des nombreux divorces viennent souvent du fait que, en quittant le foyer, la femme devient indépendante et plus masculine ».

Poussière d'étoiles

Dana Wynter s'essaie à la comédie dans *On the Double* avec Danny Kaye — Peter Ustinov, le talent barbu d'Angleterre emploiera son salaire de *The Sundowners,* pour la construction d'une demeure en Suisse. — Claudette Colbert, un beau talent en peinture, termine actuellement trois canevas et elle en dédie un à un encan de charité. Elle est une des rares vedettes qui pilote son avion, ce qu'elle fait en compagnie de son mari dont elle est le co-pilote. — Roger Smith est une nouveauté à Hollywood : il a décidé de ne pas avoir de piscine avant d'être en mesure de la construire lui-même. — Deborah Kerr, qui a été absente d'Hollywood depuis un an y revient pour la « première » de *The Sundowners.* Elle profitera de ce séjour pour vendre sa maison de Pacific Palissade.—Bing et Kathy Crosby furent les invités de la princesse Grace de Monaco et du Prince Rainier. Grace, on se souvient, fit deux excellents films avec Bing Crosby : *Country Girl* et *High Society.* — La très petite Letitia Roman devait, au cours d'une scène de baignoire, frotter le dos de Clint Walker, géant de 6 pieds 6 pouces, pesant 240 livres. Après la corvée elle dit que « le grand Clint a des âcres et des âcres de dos ». Le héros de *Gold of the Seven Saints* vient d'écrire un livre sur la manière de se tenir en excellente forme. Il est de plus en bonne voie de devenir grande vedette. — Ingrid Bergman devient carte de modes dans *Aimez-vous Brahms.* Elle porte des créations Dior. Cette histoire de Françoise Sagan concerne, va sans dire, l'amour et se situe dans le Paris d'aujourd'hui. Ingrid tient le rôle d'une femme de carrière de 38 ans que l'amoureux, Yves Montand, délaisse sans se gêner, tout en l'aimant, (paraît-il) ne pouvant résister à la vue des jolies filles. Quoi qu'il en soit, Ingrid Bergman rencontre Tony Perkins qui est son junior de 13 ans et qui devient éperduement amoureux d'elle. Eventuellement, il lui devient sympathique, Montand, jaloux reprend plus sérieusement sa cour et l'épouse. Puis il retourne à ses escapades... une histoire que beaucoup pourront admettre, mais qui peut s'appliquer à plusieurs cas, et non uniquement à Hollywood.

Type

Anne Francis ressentit très jeune l'atteinte de la fièvre théâtrale. Elle n'avait que six ans lorsqu'elle devint modèle photographique. « Mon bonheur était de poser, et je désirais déjà devenir un jour grande vedette ». Lorsqu'un directeur d'Hollywood découvrit qu'elle pouvait jouer les rôles de « sex appeal » on lui confia à la file une demi douzaine de films du genre. Craignant devenir « type », elle se rebella gentiment et on lui fit justice. Après les scènes de maternité dans *Blackboard Jungle* les dieux de l'écran lui confièrent des rôles d'intrigue, dans *Scarlet Coat.* Dans *Forbidden Planet* elle devint fille de la Nature. Cette variété, bien qu'intéressante comporte une nouveauté de caractères dont le maintien exige des efforts sans cesse redoublés chez n'importe quel professionnel. Dans *Girls of the Night* son dernier film, Anne est une hôtesse équivoque, réalisant l'implication dangereuse de sa profession immorale et cherchant à se réformer. « Afin de mieux sortir de ces divers caractères, après une journée de répétitions souvent accablantes, j'ai conservé l'habitude que je tiens de ma mère. Dans ma revue de la journée, je me rappelle de ma bonne action du jour. Cette habitude de repasser les événements de la journée aide à se ressaisir et prépare merveilleusement au repos, surtout, si l'on a le soin de ne pas trop s'appesantir sur les petits embêtements ».

Jeunesse

Nicole Maurey, que l'on revoit dans *High Time* avec Bing Crosby déplore que les jeunes d'aujourd'hui vieillissent si tôt. « Ce ne sont que des enfants maquillées et jouant à madame, juchées sur de hauts talons. Il y a pourtant assez de temps, plus tard, pour la sophistication, et l'on n'est jeune que pendant quelques années... qui ne reviennent pas. J'adore l'Amérique, je m'efforce à conserver mes habitudes françaises chaque fois que j'y reviens. On se presse tant dans ce beau pays, on mange à la course, on dort à peine, je suis bien déterminée, chaque fois que je descends de l'avion, à garder mon propre tempo et à ne pas accepter de trop multiples engagements ».

Çà et là

Ingrid Thulin, après des essayages à Paris pour *The Four Horsemen* est retournée à Stockholm pour son rôle dans *Miss Julie.* Mais elle revient aussitôt rejoindre, à MGM la troupe de Chs Boyer, Lee J. Cobb, Paul Lukas et Yvette Mimieux. — Natalie Wood sera la plus nouvelle chanteuse d'Hollywood lorsque son dernier film *Westside Story* sera sur les écrans.

Admiration

Parmi les actrices de la dernière décade, Marilyn Monroe est peut-être la vedette dont l'allure, les gestes et la physionomie furent les plus imités. Toutefois, on n'a jamais pu calquer l'attrait mystérieux qui en a fait une étoile et une des vedettes la plus recherchée de tous les studios. Peu instruite, issue des rangs voisins de la pauvreté, elle devint l'épouse de l'une des plus fameuses vedettes du sport, et elle est actuellement l'épouse d'un écrivain de renom. Que pense-t-elle de ses imitateurs ? « Je suis flattée qu'ils daignent élever

[*Lire la suite page* 34]

DES FILMS FRANCAIS

AH! QUELLE EQUIPE!

avec LOUISE CARLETTI, SYDNEY BECHET, PIERRE TRABAUD, BERNARD LAJARRIDE, DORA DOLL, PAULINE CARTON, PIERRE LARQUEY, JEANNE FUSIER-GIR, COLETTE DEREAL, NOEL ROQUEVERT

SCENARIO: Entraîné par son ami Véra, un étudiant, Hubert, devient involontairement le complice d'un gang dont fait également partie Vicky. Au cours d'un vol de voiture, le gardien du garage Lorraine est grièvement blessé. Ayant rompu avec la bande, abandonné par Véra, Hubert, complètement affolé, retrouve un camarade, Louis, qui le recueille, aidé par Henri et le musicien Candy. Hubert fait la connaissance de Marie-Lou et c'est un mutuel amour qui les unit. A son contact, Marie-Lou rompt avec Vicky et aide Hubert à soigner Lorraine, à qui ils finissent par avouer leur culpabilité dans son accident. Lorraine leur pardonne, Hubert et Marie-Lou se marient, tandis que Candy, qui a adopté le jeune Boubou, monte le cabaret flottant dont il a toujours rêvé et devient rapidement une grande vedette du jazz.

REALISATION: Roland J. Quignon montre à la fois adresse et sensibilité, sachant allier avec intelligence et mesure l'humour et l'émotion, sans ralentir le déroulement de l'action, des séquences musicales, toutes fort bien présentées. La couleur est excellente, donnant aux extérieurs parisiens, comme aux nombreux décors, une réelle beauté picturale.

INTERPRETATION: Sydney Béchet est, avec naturel et bonhomie, son propre personnage; son grand talent de musicien est pleinement mis en valeur par divers airs à succès. Pierre Trabaud est un acteur sobre et sincère et fait une intéressante création. Louise Carletti mêle le charme et l'émotion, interprétant son rôle avec sensibilité et féminité. Bernard Lajarrige confirme ses qualités de maîtrise et de mesure.

Voici PIERRE TRABAUD, PIERRE LARQUEY et SIDNEY BECHET dans une scène du film français "Ah! quelle équipe!"



DES FILMS FRANCAIS

NE TE RETOURNE PAS MON FILS

Scénario : Echappé d'un train nazi transportant des prisonniers au camp de la mort, l'ingénieur Neven arrive la nuit même dans la ville où il habite. Trouvant sa maison bombardée, il se rend chez Vera, son amie, où il apprend que celle-ci vit maintenant avec un officier allemand, et que son fils Zoran se trouve dans un internat nazi pour enfants mineurs. Désespéré, il tente de joindre la famille de son meilleur ami d'avant-guerre, Ivica. Il y trouve ses parents, lesquels lui donnent des vêtements et de l'argent. Ils le préviennent qu'il est préférable qu'il ne rencontre pas son ami Ivica, car celui-ci est maintenant un combattant nazi. Neven, le coeur gros, quitte la maison. Il rencontre un autre de ses amis, Leo, lequel est juif, et qui l'invite chez lui croyant que les autorités l'ont libéré, mais Neven le détrompe. Malgré sa peur, Leo lui donne les clefs de son atelier afin qu'il s'y cache. Neven ne pense maintenant qu'à délivrer son fils, pour fuir avec lui sur le territoire libre. Il s'introduit dans l'internat, le retrouve, et le décide, sous prétexte de le conduire au combat, de fuir avec lui. Après avoir amené son fils chez Leo, il apprend la possibilité d'atteindre le maquis. Pour cela, et après de dangereuses investigations, il obtient rendez-vous pour le lendemain près d'un pont, où il doit retrouver la personne devant l'aider dans sa fuite vers la liberté. Pendant ce temps, la police et Ivica le recherchent, posant des pièges, mais en vain. Ils pensent à l'internat où se trouve le fils de Neven, mais n'y trouvant plus Zoran, ils comprennent que celui-ci a fui avec son père. Ce soir-là, Neven, assiste impuissant à l'arrestation de son ami Leo. La femme de ménage, croyant que Neven en est la cause, dénonce la cachette de celui-ci. Les nazis investissent le bâtiment, et une fusillade éclate, Neven est blessé, mais parvient tout de même à fuir avec son fils par les toits, et rejoint la rive du fleuve, où à l'aube il doit passer sur l'autre rive. A l'heure convenue, un homme les rejoint, et les transporte sur l'autre bord du fleuve, mais vers la fin de la traversée ils sont malheureusement répérés par une patrouille motorisée nazie, laquelle se met à leur poursuite. Le père grièvement blessé, tient en respect avec son revolver les poursuivants, et se sentant perdu, recommande à son fils de courir seul vers la lisière du bois, où la liberté l'attend, et lui crie ces derniers mots : « Fuis, mon enfant, et ne te retourne pas... »

Une séquence du film "Ne te retourne pas mon fils".



DES FILMS FRANCAIS

TOUTE LA VILLE ACCUSE

avec JEAN MARAIS, ETCHIKA CHOUREAU, NOEL ROQUEVERT, DUVALEIX, FRANÇOIS PATRICE, GEORGES LANNES, CLAUDE LORRAIN

SCENARIO : Un écrivain, Nérac (Jean Marais), arrive la veille de Noël dans une ville de province où il s'installe dans une maison qu'il vient d'acheter. Il rencontre un groupe d'enfants dont il se fait des amis. A sa grande surprise, François découvre chaque matin à sa porte un sac bourré de billets de banque. Il tente de raconter son histoire au notaire qui ne le prend pas au sérieux. Afin d'utiliser les millions qui lui tombent du ciel, François se transforme en mécène et commandite des travaux d'utilité publique. Un groupe de gangsters tente de lui dérober une partie de sa fortune. L'écrivain est arrêté par la police et emprisonné, tandis que les bandits sont laissés en liberté. Au cours du jugement, un enfant déclare au Président du tribunal qu'il a découvert un trésor avec ses camarades. Dans l'impossibilité d'employer cet argent, ces enfants l'ont remis à François qui leur permet d'en profiter par ses cadeaux. Les gangsters entendent cette déclaration et se lancent à la recherche du trésor. Ils sont rejoints par Nérac et la police, qui les met hors d'état de nuire. Nérac dont l'innocence est reconnue pourra reprendre ses travaux en compagnie de ses jeunes amis et d'une charmante jeune fille (Etchika Choureau) qui deviendra sa femme.

INTERPRETATION : Jean Marais, dont le rôle est essentiel, domine le film. Jamais il ne paraît plus à l'aise que dans ce genre de rôle où cet acteur, qui fut souvent tragédien, revient à la plus souriante simplicité. Etchika Choureau lui donne une réplique toute en nuances et Noël Roquevert campe encore une fois une silhouette irrésistible.

JEAN MARAIS et ETCHIKA CHOUREAU dans une scène de "Toute la ville accuse".



DES FILMS FRANCAIS

LES PROIES DU VAMPIRE

avec ABEL SALAZAR, ADRIANA WELTER, JOSE LUIS JIMENEZ, CARMEN MONTEJO

SCENARIO : Une jeune fille, Marta, arrive, avec un inconnu, Enrique, qui se dit représentant de commerce, dans une contrée sauvage du Mexique. Enrique accompagne Marta chez sa tante, décédée la veille dans des circonstances mystérieuses. Une lourde atmosphère d'angoisse pèse sur la propriété dont les serviteurs prétendent qu'elle est hantée par un vampire. Effectivement, Marta est attaquée par celui-ci, la nuit suivante. L'intervention d'Enrique, en réalité docteur, et celle de la tante de Marta qui avait été enterrée vivante mais que ses domestiques ont sauvée, sauve l'infortunée d'une nouvelle agression. Le vampire et sa complice — une autre parente de Marta — sont définitivement supprimés.

REALISATION : Ce film reprend avec un sens indéniable de l'horreur les éléments classiques du genre : masque grimaçant du vampire, musique obsédante, éclairages nocturnes, souterrains et caveaux effrayants. La photographie de Rosario Solano contribue à produire une atmosphère de terreur.

INTERPRETATION : Abel Salazar est, avec une criante vérité, ce vampire hallucinant, angoissant, terrifiant. Adriana Welter est remarquable dans le rôle de Marta, la proie du vampire. Carmen Montejo fait une belle création dans le rôle de complice du vampire.

Un instant dramatique au cours du film "Les proies du Vampire".



DES FILMS AMERICAINS



LESLIE CARON recouvrant la tête de son partenaire, GEORGE PEPPARD, avec un ballon dans le film "The Subterraneans".

Un film MGM

THE SUBTERRANEANS

avec LESLIE CARON, GEORGE PEPPARD, ANNE SEYMOUR, ARTE JOHNSON, JANICE RULE, GERRY MULLIGAN

Leo Percepied (George Peppard), un jeune écrivain de grand talent et de peu de succès, fait la connaissance de ce petit monde de jeunes artistes et créateurs qui hantent les nuits de San Francisco tout en élaborant les conditions d'existence d'un monde meilleur. Il se joint au groupe des « Subterraneans et s'éprend de la jolie Mardou Fox (Leslie Caron).

Entre les deux jeunes gens, l'amour connaîtra bien des avatars jusqu'au jour où...



Un moment de détente pour les deux vedettes de ce film de Metro-Goldwyn-Mayer.



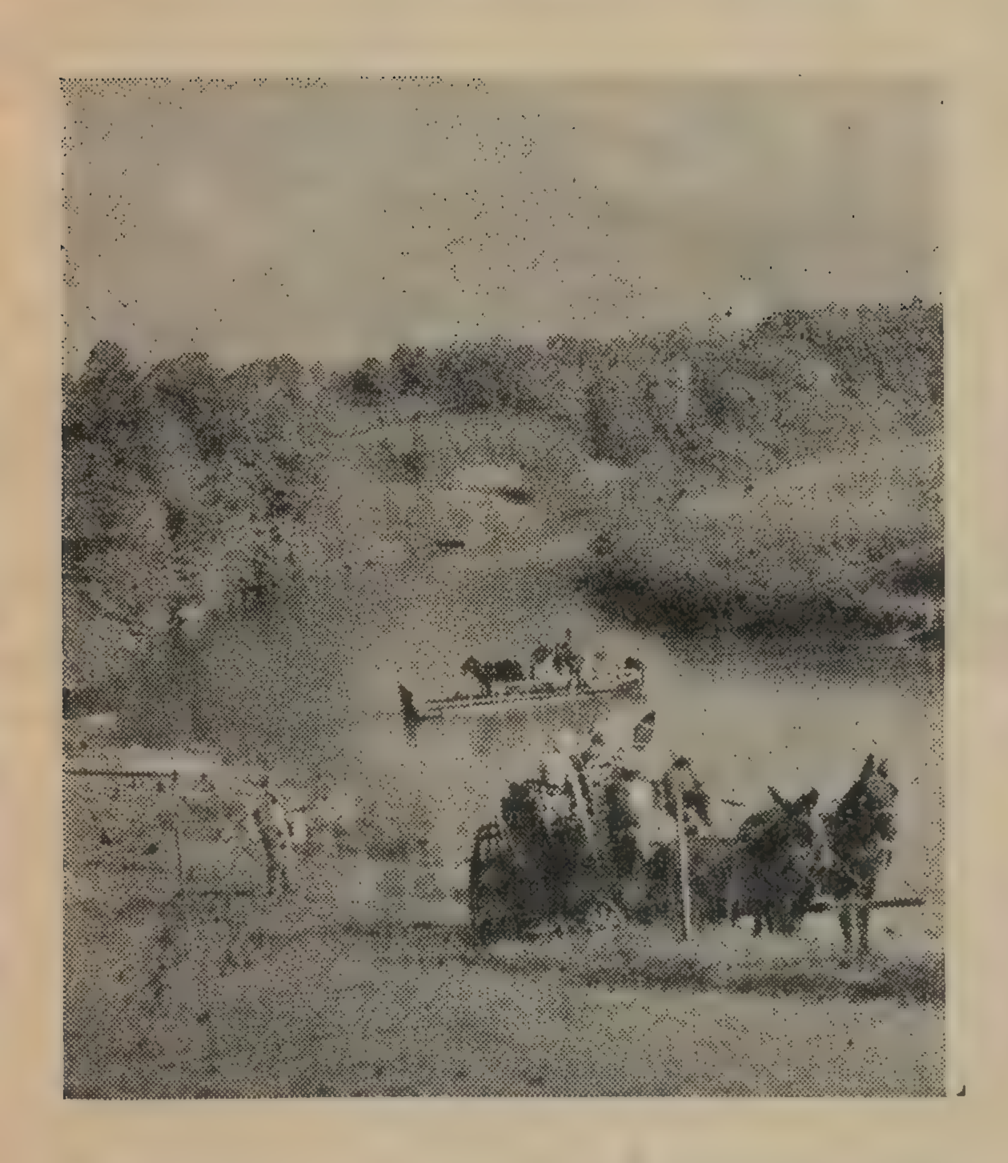
LESLIE CARON et le directeur RONALD MacDOUGALL discute un point du texte entre les prises de vues.



DES FILMS AMERICAINS

Un film 20th Century-Fox

"WILD RIVER"



avec MONTGOMERY CLIFT, LEE REMICK, JO VAN FLEET

Chuck Glover (Montgomery Clift) arrive à Garthville (Tennessee) en qualité d'ingénieur en vue de mettre au point un système de digues qui empêcheraient les débordements quasi-annuels du fleuve Tennessee. Il doit acquérir pour le compte du gouvernement américain de vastes portions de terre dont la Garth Island détenue par Ella Garth (Jo van Fleet), âgée de 80 ans, et qui n'entend nullement se défaire de sa propriété. Sa fille Carol (Lee Remick) partage ses sentiments ainsi que des trois garçons.

C'est de cette situation que nous entretient le film. Il décrit tous les moyens mis en oeuvre par Chuck Glover pour persuader Ella Garth de vendre son île dans l'intérêt de toute la région. Parmi ces moyens, l'amour jouera un grand rôle...

Voici trois scènes différentes du film "Wild River".





Notre roman d'amour

UN MARI SI RICHE

par Helene Roudaud

I

COLETTE Morel avait pleuré toute la nuit, dans sa chambre de la rue des Ecoles.

Un sursaut d'énergie la jeta hors de son lit.

« Il faut savoir s'humilier », pensa-t-elle, en ouvrant le robinet d'eau froide.

C'est égal ! Revenir à Alençon lui coûtait. Elle en était partie la tête haute, la taille cambrée. Les gens avaient dit sur son passage : « La belle Colette va à Paris. Pour sûr qu'elle s'y fera une grosse situation. »

Et voilà ! Au bout d'un trimestre que lui restait-il ? Juste de quoi prendre un billet de chemin de fer pour sa Normandie natale.

De situation point. En avait-elle tiré des cordons de sonnettes ! Avait-elle appuyé sur des boutons, le coeur battant, l'espoir dans la tête :

Et maintenant...

Le visage penché sur le lavabo, elle aspergea copieusement ses yeux gonflés, renifla, s'épongea et secoua sur les épaules ses magnifiques cheveux d'or roux...

En pyjama, elle fit sauter sa valise du sommet de l'armoire à glace et commença d'y ranger son linge.

On frappa à la porte.

— Entrez ! dit-elle sans se retourner.

La bonne de l'hôtel, sans doute ?

En effet ! La fille passa le nez dans l'ouverture.

— Mademoiselle, descendez ! On vous demande au téléphone.

— Moi ?

— Hé? qui voulez-vous que ce soit d'autre ! Allez ! trottez-vous.

Cinq secondes pour enfiler son manteau de printemps et Colette fut dans l'escalier, puis bientôt dans le bureau.

Au téléphone, l'attendait la surprise. Elle écouta, s'exclama :

— Jean-Jacques ! Comment savez-vous ?

— Eh bien ! Je sais. Purement et simplement.

— Une place pour moi dans l'étude d'avoué où vous faites un stage ?

— Inattendue. La secrétaire a claqué la porte.

— Pas possible ! Oh ! Jean-Jacques je...

— Sans commentaire. Venez. Voici l'adresse.

— Comprenez-vous la joie d'une femme qui a passé trois mois en recherches ?

— Oui, dépêchez-vous ! car il y aura des concurrentes.

En vain, elle lui posa de nouvelles questions : il resta bouche close.

Elle raccrocha.

— Je ne pars plus ! cria-t-elle, au gérant de l'hôtel. Enfin, je crois que je ne pars plus. Je vous fixerai à midi.

Elle s'habilla et courut vers la situation en chantonnant.

Elle sortit du métro à la station Saint-Lazare et monta la rue d'Amsterdam.

Son ardeur se ralentit à la hauteur du numéro indiqué par Jean-Jacques et lorsqu'elle dut pénétrer dans l'entrée sombre d'une cour.

Vraisemblablement les bureaux de l'étude Chabreloche donnaient là.

Une femme trimbalait la poubelle. Elle devina l'hésitation de la jeune fille.

— Vous cherchez ?

— J'ai rendez-vous axec Me Chabreloche, précisa Colette avec aplomb.

— La porte au fond, répondit la concierge, sans donner d'autres renseignements.

Et elle disparut dans l'ombre de l'escalier.

Colette sans frapper entra. Son coeur battait fort. Mais l'heure n'était pas aux atermoiements.

Trois paires d'yeux se levèrent vers le visage de l'arrivante.

Celle-ci n'en vit qu'une et tout de suite sourit.

Le garçon qui se leva était blond, tassé, un peu voûté. Il dit :

— Voulez-vous entrer dans le cabinet du patron. Je vous ai annoncée.

La voix était chaude et profonde.

— Merci... Jean-Jacques.

La main du jeune homme heurta une porte. Elle s'ouvrit. Il s'effaça pour laisser passer la jeune fille, non sans lui avoir murmuré :

— Soyez tranquille. Me Chabreloche aura sûrement la bonté de vous engager.

L'avoué était assis devant sa table, des papiers à la main.

Il jeta un coup d'oeil à la nouvelle venue ; puis comme celle-ci ne bougeait pas :

— Mademoiselle, vous m'avez été recommandée par M. Jean-Jacques Sandri qui fait son stage d'avocat à mon étude. Vous êtes, je crois, de le même province ?

— Oui, monsieur, la Normandie. Nos familles sont très liées.

— Bien.

Me Chabreloche éclaircit sa voix et reprit :

— Je dois dire que les renseignements que ce jeune homme m'a donnés sont tout en votre faveur.

— Je tiens pourtant à vous prévenir, mademoiselle. Je vous jugerai en fonction de la machine, du bloc-note et du crayon. Si vous ne comptez pour rester chez moi que sur un appui ou votre charme physique c'est une illusion qu'il faudra perdre.

— Je n'ai jamais pensé...

— Bon. J'exigerai donc de vous la ponctualité et l'assiduité, les connaissances professionnelles, et la rapidité dans l'exécution. Votre salaire de début sera de vingt-cinq mille francs par mois. Sommes-nous d'accord ?

— Oh ! Oui, monsieur. Je suis tellement contente. Je...

Il arrêta la spontanéité de Colette.

— Votre nom de famille ?

— Morel.

— C'est bien cela. Vous allez entrer tout de suite en fonction.

Dans la salle où travaillaient les clercs, la jeune fille mit aussitôt sa main dans celle de Jean-Jacques.

— Merci.

Le jeune avocat demeura de marbre. Les os saillaient sur son visage pâle. Ses yeux gris ne révélaient aucun trouble. Mais Alix Foyet qui l'observait sut malgré tout qu'il était en proie à une émotion intense.

Alix la stagiaire n'avait pas osé formuler une question.

Elle assistait à la courte scène, glacée et tremblante.

Une autre personne observait les deux jeunes gens, les lunettes relevées sur son front austère. C'était Mlle Pandruche, noiraude sans âge, qui occupait depuis vingt ans la place de troisième clerc à l'étude Chabreloche.

Mlle Pandruche se dit à part soi, un peu revêche : « Le patron ne la gardera pas longtemps. Un client nous l'enlèvera. »

La nouvelle secrétaire s'initiait à son travail en écoutant les explications de Jean-Jacques.

A midi, Colette s'arrangea pour se trouver près du jeune avocat dans le sombre couloir qui servait de vestiaire.

— Jean-Jacques, demanda-t-elle, pour quelle raison avez-vous fait ça, me dépanner au moment où j'allais reprendre le train pour Alençon ?

— Nous en reparlerons plus tard, dit-il.

— Non. Je veux savoir.

Il se déroba, railla :

— Mettons que ma profession m'incline à plaider les causes perdues.

— C'est une raison. Soyez donc satisfait. Vous ferez une brillante carrière, mon cher maître !

Il sourit :

— Excusez-moi, Colette. Je déjeune avec un confrère.

Il s'esquiva.

Elle demeura un moment immobile. Rapidement elle revit son ami d'enfance, lorsqu'il avait quinze, seize, vingt ans... Jean-Jacques était un garçon qui aimait la solitude et l'étude. Sa compréhension était grande.

Elle se demanda pourquoi elle l'avait questionné. L'amitié du jeune Normand lui avait offert ce qu'elle désirait. Pourquoi aller chercher plus loin ?

II

« Moi, déclara Colette, c'est bien simple. Je veux un Prince Charmant qui me fera la vie tissée d'or et de soie. »

Mlle Pandruche la dévisagea :

— Tous les espoirs vous sont permis, dit-elle sèchement. Réfléchissez pourtant. Croyez-vous que l'argent ?...

— C'est tout réfléchi, coupa la secrétaire.

— Bien, ma petite. A votre guise.

Il y avait un mois que la blonde enfant tapait chaque jour un volumineux courrier et lançait entre temps quelques saillies.

Ce jour-là, Jean-Jacques était absent. Il avait pour mission d'aller au Palais au début des après-midi, chargé d'une serviette de cuir qui contenait les dossiers des clients.

Ces déplacements permettaient aux trois femmes d'échanger leurs vues sur ce qui occupait plus ou moins secrètement leur pensée.

Après la dernière phrase prononcée par Mlle Pandruche, Alice qui avait eu l'air très intéressée par l'entretien désira en savoir davantage.

Elle laissa errer sur Colette le regard plein de rêves de ses yeux bleus légèrement myopes. Elle chercha comment elle pourrait poser une question qui lui montait aux lèvres, mais qui exigeait beaucoup d'adresse pour être formulée.

Enfin elle se décida :

— Je comprends, fit-elle, que vous soyez tentée par la richesse ! mais pour être aussi catégorique, que vous venez de l'être dans vos déclarations, il faut que votre coeur n'ait jamais battu pour un jeune homme.

Un rire jaillit de la gorge de Colette.

— L'amour ? C'est un sentiment que je ne connais pas.

— Vraiment ?

— Je ne suis pas amoureuse. Je ne l'ai jamais été.

La porte du dehors s'ouvrit sans bruit et un mince garçon brun parut, resplendissant de jeunesse et de bonne humeur. Il portait un complet beige, orné d'une pochette de soie rose.

— Eh bien ! dit-il, on ne s'ennuie pas dans cette étude.

Le ton était amusé.

— Dieu du ciel ! s'écria Colette, vous nous avez donc entendues ?

— Parfaitement. Et je vous ai reconnue tout de

suite, mademoiselle, si charmante et... si avide de richesses.

Mlle Pandruche essaya d'intervenir :

— Qui vous a autorisé, monsieur, à écouter nos propos.

— Pourquoi donc m'en serais-je privé ?

— Vous deviez entrer, ou tout au moins donner un signe de votre présence derrière le mur.

— Laissez-moi rire ! Le rire est le propre de l'homme. Et aussi de la femme.

Ayant dit cela, le garçon se tourna de nouveau vers Colette :

— Comme vous avez raison, mademoiselle blonde, de ne pas couper les cheveux en quatre ! Foin du sentiment qui rend mélancolique. Vous voulez de l'argent ? Avec de l'argent on achète tout.

— Sauf l'Amour, chuchota Alix revenant à sa préoccupation.

Le jeune homme ne sembla pas l'avoir entendue. Il continua :

— Ne vous découragez pas, mademoiselle blonde. Il ne faut jamais désespérer. Un événement se produira. Vous serez riche un jour, très très riche.

Mlle Pandruche haussa les épaules, agacée et incrédule :

— Trop, sans doute, gougonna-t-elle.

Colette finissait par être gênée, non des propos de l'inconnu, mais de l'attitude de ses compagnes. Elle hocha la tête et dit, voulant atténuer l'effet de la merveilleuse prédiction :

— J'ai un travail à accomplir. Je vous propose, monsieur, de vous introduire chez Me Chabreloche. Je suppose que vous êtes venu pour le voir ? Nulle d'entre nous ne peut le remplacer.

— Allons-y ! approuva le garçon. Je m'appelle Max Vernière. Je connais tout le monde à Paris. La vie est magnifique !

Derrière son dos, Mlle Pandruche se frappa le front.

Alix fit lentement cette réflexion :

— Un inconnu qui vous prédit votre destin, c'est malgré tout curieux.

Mlle Pandruche haussa une seconde fois ses maigres épaules en un mouvement perspicace.

— Vous n'avez donc pas compris ?

Colette revenait. La vieille fille ne s'expliqua pas davantage.

A ces mots toutefois, prononcés sur le ton de la certitude absolue, Alix sentit se fondre sa jalousie. Mon Dieu, si c'était possible !

Elle n'eut pas le temps de creuser le problème, de se livrer à tout l'espoir qui lui revenait à flot.

Dans le couloir, un pas se faisait entendre, et bientôt celui qu'elle aimait, que rien n'était venu prévenir de la scène étrange, s'installait à son bureau, sérieux et confiant.

Dans le cabinet de Me Cabreloche, il y avait toujours ce garçon, décidé comme Colette. La dactylo sourit :

Comme il était osé ! Comme il avait l'air vorace !

Il reparut. L'avoué l'escorta jusqu'au sombre couloir.

Jean-Jacques ouvrit des yeux immenses qui s'emplirent d'un doute affolé, lorsqu'il vit le client se retourner et, du bout des doigt, du torse bombé et du menton levé provoquer Colette.

Cette fois ce fut lui qui attendit sa payse au vestiaire, pressé d'en finir avec son incertitude, pressé de frapper un grand coup.

— Colette, vous connaissez ce jeune homme ?

— Moi ? Pas du tout.

— Alors que signifie sa conduite ?

— Ah ! Mon cher ! Vous êtes de votre patelin, où personne ne risque un geste de crainte de le voir mal interprété. Nous sommes à Paris, ici.

L'avocat changea de ton.

— Au fait ! Ce Max Vernière pourrait bien être un farceur.

— Tiens, vous savez son nom ?

— Vous n'avez tout de même pas pensé que j'ignorais celui d'un semblable personnage.

— Ce qui veut dire ?

— Que ce Max Vernière change en or tout ce qu'il touche, bien qu'il ait vingt-cinq ans à peine. Il est doué d'un flair extraordinaire qui lui vaut de réussir dans tout ce qu'il entreprend.

Colette siffla presque :

— Alors ? Il est très, très riche ?

— Oui.

Un éclat de rire éclata dans le vestiaire.

— Epatant ! Epatant ! Je vous parie qu'il reviendra. Mais je ne vous dira pas pourquoi.

Jean-Jacques ferma à demi les yeux ; puis d'une voix mal assurée :

— Bien sûr. Il doit avoir monté une nouvelle affaire.

Il se tut, respira et dit :

— C'est vous qui taperez l'acte.

— En trois exemplaires.

Elle prit son essor pour voler vers la rue et se rendre à un petit restaurant situé à deux pas de la gare Saint-Lazare. Il l'arrêta :

— Colette !

Le visage sérieux aux traits accusés de Jean-Jacques s'était adouci comme par miracle. Son regard d'ordinaire sévère et grave n'était plus que tendresse et bonté.

Allait-il forcer sa camarade d'enfance à regarder les choses en face ? Allait-il lui avouer que depuis longtemps il l'aimait, qu'il était prêt à l'épouser ? Allait-il lui dire que jamais rien ne pourrait changer quelque chose aux sentiments qui étaient en lui ?...

Tandis qu'il imaginait cette confidence, brusquement Alix arriva.

D'un regard profond elle regarda le jeune homme et, comme l'ombre la gênait dans son observation, elle tourna le commutateur.

— Je me suis mise en retard, dit-elle. J'ai voulu revoir le dossier de cette affaire d'abandon d'enfant. Vos remarques ne corroborent pas les miennes. Je vous attendais, Maître.

Le sang monta au visage pâle de l'avocat. Sa voix chancela :

— Oui, je sais... Nous reverrons ce dossier ensemble ce soir, après le Palais.

— Bien. Où allez-vous manger, Colette ?

— Dans mon restaurant habituel.

— Aujourd'hui je ne déjeune pas chez ma tante. Puis-je vous accompagner ?

— Vous me ferez plaisir ! répondit la secrétaire



C'est maintenant le tour de Joanna Barnes de vous offrir ses voeux pour un Joyeux Noël et une merveilleuse nouvelle année.

avec une vivacité qui ne laissait aucun doute sur sa sincérité.

A ce bref dialogue, Jean-Jacques opposa le silence. Il n'était pas homme à exprimer tout haut une amère déception.

Il accompagna les jeunes filles jusqu'au coin de la rue de Rome. Elles lui tendirent la main. Il sourit enfin d'un pauvre sourire de garçon malheureux.

III

IL était six heures dix, quand, ce jeudi, Colette monta dans la Vedette aux côtés de Max Vernière.

Elle ne s'était jamais sentie si légère, si joyeuse, et elle ne pensait pas du tout à la jalousie de ses compagnes, à l'opinion de son patron et au regard préoccupé de Jean-Jacques.

— Nous avons beaucoup de choses à nous dire, dit Max Vernière.

Un instinct avertit Colette que son sort allait se jouer.

— Qui vous a procuré cette place ?

— Jean-Jacques Sandri, un ami d'enfance.

— Vous avez eu en lui un défenseur de la plus haute qualité, dit Max d'un ton qui ne cessait d'être léger.

— Oui, je crois.

— Il vous aime ?

— Je n'en sais rien.

— Et vous ?

— Je croyais que vous étiez fixé sur ce point, depuis le jour où vous avez surpris ma conversation avec mes collègues.

— Je voulais vous l'entendre dire dans l'intimité.

— J'ai pour Jean-Jacques l'amitié d'une soeur. Je vous assure qu'il n'y a rien d'autre.

— Sa conscience professionnelle lui vaut l'estime et la considération de Me Chabreloche.

— Je me rends parfaitement compte que son intervention a été pour moi une chance inespérée ; mais...

— Mais ?

— Je ne vais tout de même pas moisir dans une étude d'avoué, au fond d'une cour de la rue d'Amsterdam.

— Non, non, mille fois non ! s'exclama-t-il, riant toujours. Vous allez en sortir, et même assez vite. Trempez vos lèvres dans votre verre de porto. Là. Maintenant que vous avez un cordial, écoutez : Nous allons nous marier. Je fais des affaires d'or. Je viens d'acheter un appartement à la porte Maillot. Je m'installe somptueusement.

Il s'interrompit pour respirer. Colette, assise en coin sur la banquette, une main posée sur la table, restait immobile, bouche entrouverte.

Il reprit :

— J'ai l'intention de recevoir : cocktails, dîners, et le reste. Je ne peux pas présider seul à tout. Et puis une jolie femme ça meuble bien un intérieur. Vous voyez comment je comprends les choses ?

— Oui, oui, très bien.

Elle était à la fois éberluée et enthousiasmée.

— Lorsque je vous ai vue, j'ai pensé : « Voilà la partenaire qu'il me faut. Pas sentimentale pour deux sous, parce que moi, n'est-ce pas, j'ai mes affaires. Insouciante, gaie. Et puis une silhouette de star, une chevelure flamboyante, des yeux qui parlent... » Oui, j'ai pensé tout cela. Je suis sorti de l'étude le coeur léger. Les jours suivants, j'ai éprouvé un peu d'inquiétude à l'idée que peut-être vous n'étiez pas libre. Aujourd'hui je suis content d'avoir mis les choses au point. Je vais écrire à ma mère.

— Nous pourrions rédiger la lettre ensemble, dit Colette, pour que dès ce premier message, elle voit que nous sommes d'accord.

Des torches de fêtes s'allumaient dans son cerveau.

— Oui, dit-il. Je lui raconterai que vous m'avez plu au premier coup d'oeil et que j'assure votre avenir. Je suis certain qu'elle sera très satisfaite.

— Je le pense aussi, se hâta-t-elle de déclarer. J'ajouterai que vous êtes un garçon charmant.

— Alors dépêchons-nous.

Il sortit son stylo et écrivit rapidement quelques lignes ; puis il passa la feuille à Colette.

Tremblante de joie, elle remplit les quatre pages jusqu'au bout.

Max consulta sa montre.

— Zut ! dit-il. J'ai un rendez-vous à huit heures à Versailles. Vous posterez la lettre, n'est-ce pas Colette ?

Il la quitta en lui fixant un rendez-vous pour le samedi suivant et en lui donnant un numéro de téléphone où elle devait l'appeler en cas de besoin.

— Oui. Je vous appellerai. Au revoir. A bientôt.

— Entendu. Conclu.

IV

« AU diable les paperasses ! s'écria Colette. Que tout brûle ici si ça veut. Moi je vais me marier. »

Ces mots furent accueillis par un silence lourd, inattendu. Alix devint blanche comme un linge. Jean-Jacques, livide. Mlle Pandruche laissa tomber les feuillets qu'elle tenait et croisa les mains.

La première, elle retrouva le souffle :

— Peut-on connaître le nom de l'élu ? demanda-t-elle.

— Max Vernière.

— C'est bien vrai ?

— Absolument vrai. Bien que nos fiançailles ne soient pas officielles, je préfère vous annoncer moi-même la nouvelle ; car vous n'auriez pas tardé à comprendre les choses.

La vieille fille jeta un regard à la dérobée sur le visage bouleversé de Jean-Jacques. Puis d'une voix acide :

— Ainsi un inconnu change le destin d'une femme dès qu'il paraît sur le seuil de la porte.

— Max n'est plus un inconnu pour moi, riposta Colette. J'en ai appris assez par sa bouche.

— Vous avez bien le droit de le croire, ma petite.

— Il jongle avec les billets.

— Hum ! Je crains que votre imagination et votre enthousiasme ne vous fassent voir au delà des réalités.

Colette se redressa avec hauteur :

— Max a bâti sa renommée sur un système de vente à crédit. C'est simple ; mais... il fallait y penser.

Elle tendit un soupir. Alix se leva d'un bond, libérée de son angoisse mortelle et se reprenant à espérer :

— Laissez-moi vous embrasser, Colette. Je vous félicite. Je suis très contente.

La main de Jean-Jacques était crispée sur son stylo. De sa place, sans avoir le courage de regarder son amie, il balbutia d'une voix méconnaissable :

— C'est pour quand ce mariage ?

La jeune fille se contenta de répondre :

— Pour bientôt.

Ah ! non, non, ce n'était pas possible. Il allait jeter bas ce terrible projet. Peut-être lui restait-il une petite chance de triompher de ce rival ? Il envelopperait si bien Colette de son amour qu'elle se détournerait de la fortune et viendrait à lui pour toujours.

Tout l'après-midi il se débattit, de sa volonté tendue contre le désespoir. Il voulait être prêt, dès que six heures sonneraient, à quitter sa place et à rejoindre Colette dans la rue. Ceci afin d'essayer de la convaincre de son amour.

Soudain, il entendit une voix joyeuse qui s'informait :

— Allez-vous bientôt sortir ?

Il eut un tressaillement. Radieux, soigné, le visage de Max s'encadrait dans la fenêtre qui donnait sur la cour.

Colette bondit sur sa chaise :

— Chut ! Chut ! Cinq minutes et je vous rejoins.

Elle chercha la housse de sa machine, se tourna vers Jean-Jacques :

— Faites-le patienter. J'arrive.

Une telle nervosité s'était emparée de la jeune fille qu'elle bouscula tout ce qui se trouvait sur sa table de travail.

L'avocat la contempla avec douceur et tristesse.

— Ne me regardez pas avec cet air stupide, mon vieux, dit-elle en donnant une tape vive sur ses feuillets.

Le visage de Max, toujours dans le cadre de la fenêtre s'irradia d'un plaisir moqueur. Il brandit une enveloppe au bout de son bras :

— J'ai reçu une lettre de vos parents, Colette. Ils nous attendent. Vous pouvez donner votre congé à Me Chabreloche.

A partir de ce moment, Jean-Jacques renonça à la lutte. Sa fierté et son amour même lui interdisaient d'importuner Colette. La détourner de son mariage avec l'ambitieux garçon lui paraissait d'un terrible égoïsme. Il la laisserait à l'avenir brillant qui se préparait pour elle.

V

COLETTE ouvrit les yeux et fut quelques secondes à réaliser où elle se trouvait.

Il y avait loin de sa chambre mansardée de la rue des Ecoles à cette pièce de larges dimensions qui donnait sur le Bois.

Le mariage à Alençon, la nuit de noces à Deauville, une pointe au Havre, où Max voulait rencontrer un collaborateur, le retour à Paris à cent dix à l'heure, quel film !

Max compulsait un bloc-note. Il releva la tête :

— Ecoute, chérie, je vais te laisser déjeuner seule à midi. La bonne que j'ai engagée doit venir dans la matinée. Tu l'installeras. Moi je mangerai à Montparnasse avec mon associé.

— Ah ! tu as un associé ? Tu ne m'en avais pas parlé.

— Je n'ai jamais permis à personne de mettre le nez dans mes affaires. Oui, j'ai un associé, technicien radio. Que cela te suffise.

— Bien, Max.

Vente à crédit... Technicien radio... ces mots ne disaient pas grand'chose à Colette.

Que lui importait !

Elle possédait un appartement. Elle allait avoir une bonne. Si l'envie lui en prenait, elle pourrait prendre deux bains par jour. Sa vie allait être facile, si facile !

Max lui avait donné une somme assez importante pour l'entretien du ménage.

Dès qu'il fut parti, elle descendit à son tour et acheta des fleurs en quantité, dont elle orna les pièces.

La servante arriva comme Max l'avait dit.

— Il est bien entendu, précisa cette fille, que je suis logée, nourrie, blanchie, et que mon salaire est de vingt mille francs par mois.

— Vingt mille ! s'exclama Colette.

Elle mordit le bout de sa langue pour ne pas ajouter : « C'est ce que je gagnais il y a encore quinze jours dans une étude d'avoué. »

— Monsieur mes les a promis. Je suis stylée et j'ai de bonnes références.

— Bien sûr ! C'était à monsieur de voir. Je vais vous montrer l'appartement.

Pleine d'insouciance, la jeune Mme Vernière laissa l'initiative des repas à Rose, en lui avouant qu'elle était peu douée pour la cuisine.

— D'ailleurs aujourd'hui je suis seule. Mon mari a un déjeuner d'affaires.

Comme ces mots sonnaient bien ! Colette pivota sur ses talons, tandis que Rose se mettait à son travail avec indifférence.

Tout au long du jour, la nouvelle mariée profita de sa confortable demeure, n'ayant rien d'autre en tête que la perspective d'une soirée avec son époux.

Bien qu'elle ne fût pas farouchement amoureuse — oh ! non — Max lui plaisait beaucoup avec son visage aigu de rapace, son sourire ironique, ses yeux noirs toujours remuants.

Elle songea à se parer pour ce premier dîner intime dans leur appartement.

Le téléphone sonna.

Lentement, à cause de sa robe longue et de ses souliers fragiles, elle se dirigea vers l'appareil. Elle porta le récepteur à son oreille.

— Allô ! C'est toi, Colette ? Ecoute ! Ne m'attends pas pour dîner.

Protestations de Colette, qui entendit son interlocuteur lui répondre vivement.

— Je regrette ! J'ai autre chose à faire que de roucouler.

Elle insista, déclara qu'elle avait commandé un repas exquis.

Max simplifiait de plus en plus. Il lui jeta un « Assez ! » vigoureux avant de raccrocher.

Cinq minutes après la jeune femme était encore debout devant l'appareil. Elle restait immobile, désorientée. Elle ne savait pas. Elle ne comprenait pas. Et comment aurait-elle connu la vie d'un homme d'affaires ?

Cela devait être compliqué.

La richesse, la sécurité, l'opulence. Avait-elle souhaité quelque chose de plus.

Elle quitta sa toilette de soirée, noua la ceinture de son pyjama autour de sa taille, et dîna seule, dans un silence un peu pénible.

VI

Max exprima des regrets de son absence d'une façon délicieuse.

« Tu sais, mon petit oiseau, c'est pour toi que je travaille. J'ai bien regretté. »

Mais il ne changea rien de ses habitudes. Il se montrait peu chez lui.

« Je vais en banlieue », disait-il le matin, ou « je m'absente pour quarante-huit heures. J'ai aussi des affaires en province ».

Au début, elle ne s'était pas insurgée contre tant d'obligations.

Maintenant elle lui demandait, le visage boudeur : « Dis donc est-ce que tu es un mari français ou américain ? »

Il riait. Il la laissait souvent seule, il le reconnaissait. Il espérait qu'elle comprendrait. Un affairiste comme lui, voué à l'action, devait renouveler sans cesse ses démarches avec une volonté et un désir de réussite accrus.

— Je passerai les jours et les nuits dehors, s'il le faut ! Je les passerai.

Ces derniers mots tombèrent lourdement. Colette sentit un frisson lui traverser le dos.

« Je le suivrai », pensa-t-elle, honteuse de la jalousie qui la mordait.

Il ne s'aperçut pas de son trouble.

Elle observa chacun de ses départs avec une grande attention.

A moins de prendre un taxi et de commander au chauffeur de le « filer », comment pourrait-elle le suivre, puisqu'il prenait toujours la voiture ?

Un matin, elle suggéra :

— Tu devrais m'amener avec toi jusqu'aux Galeries Lafayette. Est-ce que cela t'éloigne beaucoup de tes affaires ?

— Heu... oui... Non. C'est possible. Sois prête dans un quart d'heure.

Elle avait indiqué un grand magasin, craignant de brusquer les choses. L'auto stoppa rue Lafayette. Colette descendit.

— Ce serait gentil si tu m'attendais au volant, dit-elle.

Max lui jeta un regard furieux :

— Et mes affaires, alors ?

— Bon, bon ! A ce soir.

Il démarra sans dire un mot et tout de suite écrasa de son pied la pédale de l'accélérateur.

La jeune femme se précipita dans un taxi et donna un ordre impérieux.

Elle ridait son front, faisait effort pour ne pas perdre de vue la Vedette à travers la vitre.

— Ah ! Chauffeur, arrêtez-vous !

Maintenant que le moment était arrivé, elle ne ressentait plus qu'effroi. Allons ! Serait-elle assez puérile pour reculer. S'il le fallait elle ferait face à une rivale. Oui. Elle ne voulait pas céder le coeur de son mari. Les semaines de cohabitation avaient fait naître son amour pour lui. Elle entendait le garder et même ne pas le partager.

Elle pensait rapidement à tout cela en regardant la Vedette qui stationnait sur le boulevard Montmartre devant un immeuble de cinq étages.

Sa respiration était courte tandis qu'elle s'avançait. Le rez-de-chaussée de la maison était occupé par un magasin. Elle regarda l'enseigne et recula, interloquée. Au-dessous du nom de son mari elle venait de lire : *Cyclo-crédit — siège social — Vente à crédit de cycles.*

Les jambes tremblantes, mais rassurée, elle se jeta dans la bouche du métro le plus proche.

Dans le portillon, elle se faufila derrière une silhouette féminine.

— Par exemple ! Alix !... Vous n'êtes pas à l'étude ?

— Eh bien ! Colette, je pensais qu'on ne vous verrait plus jamais. Cela n'aurait rien eu d'étonnant d'ailleurs. Vous me rencontrez par hasard. Jean-Jacques Sandri est malade. Je vais au Palais à sa place.

— Jean-Jacques ! Est-ce grave ? Pauvre Jean-Jacques ! C'est vrai que je n'aurais pu aller le voir.

— Ne vous donnez pas cette peine. Sa mère est auprès de lui.

— Vraiment ! Alors, c'est sérieux ?

Alix fit un effort pour dissimuler ses craintes. De toute façon il ne fallait pas que l'avocat vît Colette. Sa visite pouvait être un danger pour lui. Elle prit la décision soudaine et instinctive de le préserver de ce choc.

— Il va mieux, dit-elle. Il part en convalescence. Sa mère l'emmène.

Elle parlait d'une voix basse et neutre.

— Heureusement que l'air est bon en Normandie, dit Colette.

Dans son désir d'éviter de fournir de plus amples détails, Alix changea de sujet de conversation.

— Mlle Pandruche, toujours bien informée, m'a appris que votre mari venait de créer une nouvelle affaire.

« Comme c'est curieux ! pensa Colette. Tout le monde est au courant des activités de Max, sauf moi, sa femme. »

— Oui, oui, fit-elle avec vivacité.

— Radio-Visions : il paraît que sa formule de vente à crédit de postes de T. S. F. donne un essor rapide à l'affaire.

— Nous n'avons pas à nous plaindre. Vous vous doutez bien que pour moi ce n'est plus la vie mesquine d'autrefois, répondit la jeune femme. Mon mari a l'argent facile. Il me comble.

Elle n'avait pas achevé ces mots qu'elle sentait un vide pénible dans son âme.



Pendant un essayage, AUDREY HEPBURN nous disait que nul joyau ne peut égaler celui qu'ils ont reçu comme héritier il y a trois mois, et qui se nomme Sean.

VII

Il fallut attendre le mois de décembre pour organiser une de ces réunions dont la vanité de Colette attendait tant de caresses.

Accueillis aux sons d'un jazz, les invités prirent place à de petites tables.

Colette était vêtue d'une robe en lamé d'argent qui la fit tout de suite surnommer « La Sirène ».

Autour d'elle se trouvaient réunis deux ou trois administrateurs de société, un député et un technicien de l'affaire de Radio-Visions.

Entre le turban de saumon et le moka, elle entendit parler de stock et de polices d'assurance, de capital, de chiffre d'affaires.

— Je suis arrivée à Paris il y a très peu de temps, s'excusa-t-elle, comme on s'étonnait de son ignorance.

— En somme, ce soir, dit le député, c'est votre lever de rideau.

Sourire amusé, mimique discrète du technicien. Il reprit :

— Vous verrez ! Dans un an vous ferez partie du Palais. Quand vous paraîtrez à un vernissage ou une présentation de mode tous les yeux seront vraiment braqués sur vous.

— Vous croyez ? demanda-t-elle candidement.

— Bien sûr ! C'est que votre mari « vaut » déjà cher.

Elle avança une moue :

— Pas moyen de le garder au logis.

Le technicien s'écria :

— Ah ! certes, non ! Ce n'est pas le moment pour lui de rester dans ses pantoufles. Vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'est la vie d'un homme d'affaires, petite madame.

— Je commence seulement à comprendre ce qu'est la vie de la femme de cet homme-là.

Le visage des quatre convives s'épanouit d'une gaieté ironique.

— C'est bien vrai ? dit le député.

Il se penchait vers la jeune maîtresse de maison.

« Mon Dieu ! pensa Colette. Ce n'est pas le moment de me laisser aller à l'émotion et aux confidences. Voyons ! Un effort. Où sont mon désir et ma volonté d'avoir un luxueux train de maison et de briller ? »

Et, se reprenant vivement :

— Je vous en supplie, n'ayez aucune inquiétude à mon sujet. J'ai assez de distractions à ma portée pour qu'elles me mettent en parfaite humeur.

— Et vous êtes assez resplendissante pour que votre mari vous comble sur toute la ligne.

Elle baissa les yeux. Elle se dit : « Qu'il me comble de son amour et que ce soit bientôt. »

Max était assis à une table assez éloignée de la sienne. Elle y jeta un regard furtif. L'homme d'affaires parlait avec animation. Son entourage l'écoutait ; des gens que Colette n'avait jamais fréquentés.

Plusieurs fois elle avait émis le voeu de l'accompagner dans ses sorties. Toujours elle avait reçu la même réponse tranchante : « Non. Il est utile que je prenne seul contact avec mes associés et mes clients. »

Machinalement, la main de la jeune femme jouait avec les deux cabochons d'émeraude qui fermaient sa ceinture. Ce dernier cadeau de son mari était royal, digne de l'impératrice Théodora qui, lui avait-il expliqué, possédait jadis un semblable bijou.

Max exultait. Il réservait une attraction sensationnelle à ses convives — un étourdissant numéro d'acrobatie. La partenaire du trapéziste serra d'angoisse le coeur de Colette.

— Et maintenant, jeta Max les mains hautes, maintenant dansons !

Les rythmes joyeux et trépidants de l'orchestre étaient propres à entraîner les couples.

Max s'approcha de sa femme.

— Ouvrons le bal ensemble.

Sans attendre sa réponse, il l'enlaça.

Elle sentit soudain son coeur battre très fort. A cet instant elle se rendit compte que quelque chose s'éveillait en elle, de plus instinctif, de plus farouche qu'une banale et sotte jalousie.

Pourtant elle se ressaisit et détourna son visage des lèvres minces et du regard tremblant de son compagnon.

Ils dansèrent une rumba dans une orgie de musique et de fleurs. Colette souriait, ne regardant rien.

Max s'arrêta brusquement. Il se trouvait un peu en retrait dans l'ombre d'un paravent.

— Belle fête, hein ? fit-il.

Elle se trouvait très près de lui, émue, et aurait voulu chuchoter sa joie. Mais son mari fouillait du regard le flot des danseurs. Il dit sans se tourner vers elle :

— J'avais à ma table un homme politique influent et un exportateur américain.

— L'Américain, je l'ai deviné. Quand il a voulu se lever il a chancelé un peu...

— Il ne boit que du whisky.

— Et l'homme politique ?

— Du champagne pétillant.

Elle rit. Que la vie était belle ! Belle en effet.

— Je suis bien heureuse, dit-elle. Je t'ai là près de moi, je danse, je bois, j'ai des invités. Le chef a préparé un repas fin. Tu as vu comme la salle est très bien décorée ?

— Oui, répondit-il.

Partout d'un bout à l'autre de l'appartement des guirlandes faites d'une centaine d'ampoules illuminaient les pièces.

Colette prit une tulipe dans un vase et l'éleva très haut :

— Rouge. Rouge éclatant. Elle est le symbole de mon bonheur. Max je voudrais...

Elle hésita. Non, elle ne pouvait plus retenir les mots sur ses lèvres. Elle dit dans un mouvement de reconnaissance :

— Je voudrais que tu saches ce soir à quel point je suis comblée.

Son élan était trop impétueux sans doute aux yeux de l'homme d'affaires. Max accepta la déclaration sans y répondre autrement que par un petit geste de la main et de ces mots brefs :

— Tu feras du romantisme plus tard. Occupe-toi du buffet.

Elle s'éloigna et chuchota :

— Il a raison. Je ne suis pas une femme du

monde accomplie. Quand tous ces gens seront partis...

Elle frissonna en se disant qu'elle recevait peut-être chez elle des escrocs et leurs victimes.

Et puis le technicien de l'affaire de Radio-Vision qui l'avait vue solitaire s'approcha :

— Vous ne dansez pas, jolie madame ?

— Non, si. J'ai dansé avec mon mari.

Le garçon sourit :

— Dansez maintenant avec son associé.

Elle obéit. Mais obstinément sa pensée revenait à Max, à ce Max, qu'elle avait épousé sans presque en rien connaître et qui était de la même race que ces hommes qui lui faisaient peur. Elle sentait que désormais elle n'aurait plus de repos tant que Max se déroberait à ses questions.

Le technicien parlait :

— Sans blague, c'est plus agréable de se nourrir de cailles et de caviar que de patates et de corned-beef !

Il avoua sa fâcheuse propension aux liqueurs fortes.

Elle dressa l'oreille :

— Vous buvez beaucoup dans les affaires ?

— Hé ! petite madame, votre mari ne dédaigne pas le gin d'Ecosse.

Il scandait de gros rires ses aveux.

« Mon Dieu ! pensait Colette, pourvu que ce goût ne nuise pas à la situation de Max. »

A la fin, les invités partirent en déclarant qu'ils n'avaient jamais assisté à pareille fête !

VIII

MAX avait-il percé à jour son amour naissant ? Colette pensait que non. Sa vie au fond n'était pas la sienne. Il appartenait de toute manière à un monde différent : le monde des affaires.

Les lumières éteintes, le merveilleux vacarme arrêté, la jeune femme connut de nouveau les repas solitaires, le désoeuvrement, les interminables attentes dans l'appartement luxueux.

Il lui arrivait de parcourir les allées du Bois, d'acheter des riens inutiles dans les grands magasins, de passer des après-midi entiers chez le coiffeur ou la manucure.

Vaines diversions.

Restait le cinéma.

Elle chercha des films romantiques qu'elle suivit avec émotion.

Dans la rue, elle retrouvait la réalité. Le vide de son existence de femme la hantait de plus en plus. « Au fond, ce ne serait guère différent si j'étais veuve. »

Elle répétait : « Veuve. Quelle horreur ! »

Ah ! mais non, elle ne voulait pas perdre son mari. Simplement elle le voulait sien. Oui, c'était cela.

Pour se faire une compagnie elle acheta des chiens, trois chiens le même jour.

C'est ce soir-là que Max ouvrit la porte, éreinté, mais gonglé d'orgueil :

— Je viens d'acheter un château sur les bords de la Saône. Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?... D'où sortent ces braillards ?

Des yeux luisaient. Une rumeur grondante montait contre ses jambes.

— C'est moi, avoua Colette. Je m'ennuyais.

— Et tu crois que je vais supporter ces bêtes ? Allez, hors d'ici !

D'un coup de pied aux côtes, il envoya rouler le cocker. L'échine basse, les autres gagnèrent la cuisine.

Max se dirigea vers le fumoir et quand il fut dans la pièce :

— Donne-moi un apéritif, quelque chose de fort. Je viens de conduire pendant quinze heures. J'ai fait l'aller et le retour dans la même journée.

— D'où ? demanda Colette.

— Tu n'as pas besoin de comprendre. Je t'offre un château au bord de la rivière, avec une pelouse, des bosquets, une serre et tout le tralala. Le château de *Valvert.*

— Oh ! Max !

Un élan d'amour et de reconnaissance la suspendit à son cou.

Il dénoua les bras souples :

— J'ai acheté la propriété par téléphone et ensuite j'ai été la voir. Il y a un carillon au-dessus de la grille d'entrée. Il sonne sur une musique de Massenet.

— Ah !

— Ça te dit quelque chose d'être châtelaine ?

— Oh ! oui ! Mes anciennes collègues viendront me voir. Et mes parents ! Et Jean-Jacques ! Nous pourrons l'inviter pendant les vacances du Palais. Il paraît que sa santé n'est pas fameuse.

— On verra ! Tu penses que j'aurai des invités de choix ; le maire du pays, le député, les industriels, que sais-je ?

Au fond de soi, Colette s'humiliait : « Max chéri, je t'en ai voulu. Comme j'ai eu tort. Ces absences avaient pour but de me réserver cette splendide surprise. Merci. Oh ! merci ! »

Tout haut, elle risqua :

— C'est la société de Cyclo-Crédit qui t'a permis cet achat ?

Il eut un instant d'hésitation, puis voyant dans ses yeux qu'elle avait une confiance aveugle en ses théories financières, il dit :

— Oui. Les clients affluent. J'ouvre des succursales.

A la fin du dîner, elle lui demanda :

— Quand irons-nous à *Valvert* ?

Il répondit sans detour :

— Je désire t'y conduire le plus tôt possible, c'est-à-dire demain ou après-demain.

Elle admit qu'en s'activant et avec l'aide de Rose, elle pouvait être prête.

Sitôt le dessert achevé, elle courut dans sa chambre. Le cocker était devant la porte et gémissait :

— Mon vieux, lui chuchota-t-elle en le prenant dans ses bras, nous partons sur nos terres. Je vais essayer de vous emmener. S'il ne veut pas je vous rapporterai dans vos box.

Sa tendre gratitude montait vers Max comme une marée de printemps.

Elle allait enfin l'avoir à elle dans l'intimité champêtre de *Valvert,* à elle au moins pendant quelques semaines. Colette ne voulait aucun invité avant un mois. Au moins. Elle entendait bien pré-



SHIRLEY JONES voulait être dans l'atmosphère des Fêtes pour souhaiter à toutes ses amies un bien Joyeux Noël et une Bonne Année.

server cette intimité si rare avec une rigueur sans défaillance.

Près d'une année de solitude...

Il s'était agi d'être patiente. Quelle joie ce revirement soudain !

* * *

Le lendemain, cravate rouge et croisé bleu marine, collé au volant, Max conduisait sa femme vers la magnifique acquisition.

Ils gagnèrent les bords riants de la Saône.

La grille du parc était ouverte.

Max stoppa net.

— Chéri, je suis si heureuse ! dit Colette, en jetant ses regards sur les arbres qui commençaient à reverdir. Nous allons être si bien dans cette retraite ! C'est mon anniversaire le 15 avril. Ce jour-là je veux ce tête-à-tête dont tu m'as frustrée le soir de notre installation à Paris.

Le visage épanoui de Max se referma brusquement.

— C'est impossible. Je repars à l'instant pour la Suisse.

— Comment ?

— J'ai besoin de faire un transport d'argent à l'étranger.

— Encore un voyage !

— C'est indispensable pour la bonne marche de mes affaires.

Les yeux noirs lançaient des éclairs de volonté. Elle céda à ces regards, mais détourna la tête, les lèvres serrées.

Max l'embrassa sur le front.

— J'ai conservé les anciens gardiens, dit-il. Confie-toi à eux pour tout ce qui a trait au service. Rose d'ailleurs sera vite au courant.

Les chiens engageaient déjà dans le parc une course haletante.

Vif, nerveux, Max reprit le volant, les semelles crépées de ses chaussures jaunes sur les pédales, une serviette de maroquin à côté de lui. Il dérapa en faisant des signes d'amitié.

Colette resta gravement dans l'allée, absorbée par ses pensées.

Le lendemain, elle écrivit deux lettres. La première fut facile :

Ma chère Alix, il faut absolument que vous veniez voir ma nouvelle demeure. Vous aurez une semaine de liberté pour Pâques. Je vous attends.

Elle hésita longtemps sur la façon d'accommoder sa seconde invitation.

Certes, elle s'adressait à un ami d'enfance ; mais combien ombrageux, discret, d'un caractère si fier malgré sa douceur.

Il fallait trouver un argument irrésistible.

Elle soupira. Comment lui dire ?

Pourtant elle sut, d'instinct, les mots que devaient faire accourir Jean-Jacques à *Valvert*.

J'ai besoin de vos conseils. En venant vous m'épargnerez une folie.

IX

« CHUT ! » fit Colette.

Elle posa un doigt sur ses lèvres et lança un regard entendu à l'avocat.

— Oh ! vous aussi ! s'exclamait Alix, dont le coeur battait si fort qu'elle étouffait à moitié.

Sans le savoir, les deux stagiaires avaient fait le voyage dans le même train. Leur stupeur était grande de se reconnaître, valise à la main, sur le quai de la gare d'arrivée.

Jean-Jacques regardait Colette avec quelque gêne, semblait-il. Elle le prit par le bras :

— Ne faites pas cette tête. mon vieux. Au fond, vous êtes ravi de trouver à *Valvert* deux jolies femmes au lieu d'une.

Elle essayait de plaisanter.

Alix restait suffoquée.

— Je crains seulement, fit-elle, que Me Chabreloche soit mis au courant de notre destination par cette bonne langue de Mlle Pandruche. Celle-là, on ne peut rien lui cacher.

— Bah ! repartit Colette, vous êtes en congé régulier. Le reste ne regarde personne.

En traversant les terrasses, Jean-Jacques, qui avait senti sa souffrance apaisée un bref moment, vit se dessiner un problème dont les données étaient encore mystérieuses. A quel but Colette avait-elle obéi en l'appelant dans sa maison, en l'absence de son mari ? Sa préoccupation était si grande qu'il ne regarda rien autour de lui. Il prit possession de sa chambre, rafraîchit son visage et descendit. Colette l'attendait dans le hall et l'entraîna derrière un bosquet touffu de noisetiers. Il posa la question bouleversante :

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— J'avais besoin de vous. Je vous remercie, Jean-Jacques. Ce n'était pas un ordre, mais un S. O. S.

— Si vous avez besoin de moi pour quoi que ce soit, je vous aiderai de grand coeur.

— Est-ce vrai ?

— J'aurais été content que vous n'en doutiez pas, dit-il gravement.

Alors elle se mit à étaler ses griefs. Elle était toujours seule. Max ne désirait pas sa compagnie. Il ne se montrait ni prévenant, ni tendre.

— Avez-vous eu l'occasion de le soupçonner ?

— Non, je ne crois pas qu'il le faille.

— Que savez-vous ?

— La question ne se pose pas.

L'angoisse du ton grandissait d'instant en instant.

— Ce que je sais ? Rien. Mais parler soulage à certains moments trop solitaires. Je suis toujours seule. Max ne pense qu'à ses affaires. Oui, véritablement je ne sais rien de plus.

— Mais enfin, vous êtes heureuse ?

Elle ricana presque :

— Un bonheur à cinq cent mille francs par mois.

— Comment, fit-il interloqué, vous préféreriez un bonheur tranquille, dépourvu d'ambitions ? Il me semblait...

La voix de Jean-Jacques s'assourdit, se voila :

— Il me semblait qu'à vos yeux l'argent suffisait à combler toutes les aspirations d'une femme ?

— Je le croyais.

— Et maintenant ?

— Je crois que rien ne vaut une douillette intimité.

Il murmura :

— C'est un peu tard.

Son coeur saignait. Il sentait la douleur d'une blessure ouverte. Et il fallait qu'il raisonnât cette femme qui ne s'en doutait pas, qui ne pensait qu'à elle.

Justement Colette disait :

— Les affaires sont entre nous. Rien ne nous réunira. J'en suis certaine.

Il se força à la regarder fixement, presque durement :

— Croyez-vous que les choses soient si faciles pour votre mari ?

— Vous me le disiez à l'étude Chabreloche : « Tout ce qu'il touche se change en or. »

— Oui. Mais la chance peut tourner. Il faut beaucoup de volonté et d'efforts pour l'enchaîner.

Elle n'avait pas pensé à cela. Et, certes ,elle ne souhaitait pas voir la chance quitter Max. Est-ce que Jean-Jacques avait des pressentiments ?

Dissimulant sa détresse et sa fatigue, il sourit. Non. Il n'avait aucun pressentiment. Il dit, jouant l'incrédulité :

— Votre imagination vous égare, Colette.

Elle bondit.

— Je vous croyais compréhensif, Jean-Jacques. Je me suis trompée.

— Oh ! si je comprends, affirma-t-il sourdement. Je vous comprends, Colette. Pourtant je voudrais vous mettre en garde contre la folle du logis... Vous savez... Une jeune fille espère beaucoup du mariage. Trop, sans doute... Et elle ne sait quoi. A la moindre désillusion son esprit s'emballe. Il court, il vole à travers les champs. Il est sage d'attendre un peu avant de prophétiser et de juger d'avance les autres et la vie.

La jeune femme n'aimait pas être contredite. Elle fit quelques mouvements pour manifester sa mauvaise humeur. Puis après un moment de réflexion, elle dit :

— Vous me conseillez la patience. Je tâcherai de savoir attendre. Toutefois c'est dur.

Une question brûla les lèvres de l'avocat : « L'aimez-vous donc, Max ? » Il pensa avec tristesse qu'il ne devait pas la prononcer.

Il prit la main de Colette, la tint un instant dans les siennes.

— Allons, dit-il, courage et espoir. Souriez un peu, afin que je retrouve ma petite camarade d'Alençon. Ah ! voilà qui est fait. Allez vite rejoindre Alix dans le parc.

Seul, il se laissa tomber sur un banc.

« Si elle savait ! pensa-t-il. Si elle savait tout... Elle apprendra la nouvelles dans quelques semaines peut-être... Ce sera toujours trop tôt. »

De toute façon, il ne pouvait pas rester à *Valvert.* Il devait se résigner à une seconde séparation, plus affreuse que la première, à présent qu'un événement était survenu.

Il se promit : « Je partirai après-demin, je ne peux pas brusquer les choses davantages. Et, puisque Alix est entre nous, la situation est correcte. »

Cette résolution le soulagea. D'une main qui frémissait encore du contact des doigts de Colette, il saisit une lettre dans sa poche et se mit à en peser lentement les mots.

* * *

Colette prit un journal dans le paquet que Rose venait de lui remettre et l'ouvrit sans enthousiasme.

Soudain, elle ferma les yeux, et, des lèvres pâlies, ce nom tomba plus léger que la brise :

— Jean-Jacques...

Mais bientôt, elle se reprit et, les sourcils rapprochés, la figure tout entière tendue, elle relut l'entrefilet :

Le parrain du Canada laisse un milliard à son filleul.

Stagiaire à l'Etude Chabreloche ,Me Jean-Jacques Sandri vient d'être avisé par un notaire d'Alençon que son parrain, exploitant forestier, établi au Canada depuis de nombreuses années, l'avait institué légataire universel et qu'il héritait d'une somme de plus d'un milliard de francs.

— Ah ! par exemple ! s'exclama-t-elle. Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

Une fois dans le parc, elle se dirigea d'instinct vers le bosquet où elle avait déjà eu un entretien avec le jeune homme.

Il était là, en effet, la tête baissée, le regard rivé au sol.

Rapidement, il demanda :

— Qu'avez-vous fait de votre amie ?

— Alix ? Qu'importe ! J'ai besoin une fois encore d'être seule en votre compagnie.

— Les idées sombres ne se sont pas dissipées ?

— Il n'est pas question de moi, mais de vous.

L'avocat s'était levé. Il fit quelques pas comme s'il n'était pas désireux d'entamer la conversation sur un sujet plus direct.

Elle se rangea à ses côtés :

Les chiens sautaient autour d'eux, avec des mouvements des pattes de devant qui marquaient bien leur amitié.

— Jean-Jacques, se décida tout à coup à dire Colette, je viens d'apprendre, par le journal, une nouvelle stupéfiante. C'est un conte de fée. Votre parrain ?...

— Mon parrain avait émigré au Canada quelques mois après ma naissance. Je le croyais disparu, ma famille n'en ayant jamais eu de nouvelles. Il me laisse, en effet, sa fortune. Il m'a fait son légataire universel avant sa mort, il y a peu de temps, à Ottawa.

Colette joignit les mains en s'exclamant :

— Sainte Vierge ! Vous héritez de tout ?

— Mais oui, opina-t-il ; puisque mon parrain en a décidé ainsi.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? Irez-vous vous-même recueillir votre héritage au Canada ?

— C'est peu probable. Mon notaire s'arrangera avec celui de mon parrain.

— Vous n'avez donc pas envie de connaître l'Amérique ?

Il réfléchit :

— Non, vraiment.

— C'est drôle.

Elle soupira :

— J'aurais aimé visiter des régions inconnues avec mon mari. Mais je sais bien que Max partira toujours sans moi.

Les lèvres de l'avocat tremblèrent. Il parvint pourtant à prononcer d'une voix naturelle :

— Vous vous laissez de nouveau emporter par le feu de votre imagination.

A cette minute, et comme si les événements voulaient lui donner raison, le bruit d'une auto parvint à leurs oreilles.

Tous deux tournèrent vivement la tête.

— Oh ! Jean-Jacques, s'exclama Colette, c'est Max.

Une longue voiture qui l'emportait sur la précédente en confort et en prestance entrait dans le parc.

La jeune femme recula en bousculant son camarade.

Inconscients du danger, les chiens passèrent devant les roues. Jean-Jacques ne broncha pas. Il y avait dans ses yeux une tristesse extraordinaire.

Colette hésita, puis elle bondit vers le château.

Elle rejoignit son mari dans le fumoir ou il se tenait debout, tel la statue d'un juge.

A son approche, il ne tourna même pas la tête. Elle voulut l'embrasser. Il demeura de bronze.

— J'ai couru, fit-elle. Tu vois, je suis toute essoufflée. Je ne m'attendais pas à ton retour. Je suis bien contente.

Malhabile, troublée, elle aggravait la situation. Sans bouger il l'écoutait avec un air de condescendance méprisante. Elle soupira :

— Je m'ennuyais tant ! J'ai invité deux de mes anciens collègues.

— Je sais ! Mes voyages sont fréquents. Je vais de plus en plus loin. C'est mon ascension qui l'exige.

— Exige-t-elle que je me morfonde, que je périsse d'ennui ? Avoue qu'ici je manque de distractions.

— C'est pourquoi sans doute Me Sandri est à *Valvert.*

Elle remarqua, surprise, le visage de Max. Il reprit :

— Est-il venu te retrouver et m'enlever ma femme ? Et toi, t'es-tu laissée berner ? Tu vas peut-être suivre ton ancien ami d'enfance. Il a de l'or pour acheter un cabinet d'avocat. Bien opportun, son héritage. Hum !

Toutes les phrases étaient ponctuées d'un petit rire nerveux. Ce rire, dans sa gorge, avait de quoi faire frémir Colette. Elle s'était attendue à le trouver gouailleur et goguenard. Mais voilà qu'il la harcelait, confinait son équipée dans la cage étouffante des soupçons.

— C'est injuste ! cria-t-elle, exaspérée. Injuste et idiot.

— Méfie-toi de ne pas me donner envie de te battre.

Elle recula tout en ripostant :

— On croirait que tu m'attaques pour te défendre d'une aventure personnelle.

— Répète-le.

Il l'avait empoignée et la secouait.

— Lâche-moi les bras, je te prie.

— Quand tu cesseras cette honteuse défense.

— Je n'ai à me défendre de rien, protesta-t-elle avec violence. Lâche-moi ou je crie.

— Le défenseur de la veuve et de l'orphelin, persifla-t-il. Je n'aurai plus ensuite qu'à lui envoyer mes témoins, à Sandri.

Angoissée et révoltée, Colette jeta un regard vers la porte que, dans son émotion, elle avait oublié de fermer.

Max prit-il le coup d'oeil pour un appel au secours ? Il ne laissa pas à sa femme le temps de s'expliquer. Elle essayait de se dégager. Plus fort qu'elle, il la tenait serrée. Colette percevait le bruit de pas dans le couloir. Son coeur sautait. Elle haleta :

— Max ! Assez... Assez... Tu me fais mal.

— Avoue.

— Je n'ai rien à avouer. Lâche-moi. Aïe ! Mon poignet. Tu es une brute !

Saisi de rage à cette apostrophe anticipée, il engagea une lutte plus âpre.

Derrière eux, soudain, Alix franchit l'ouverture. D'une main solide elle happa le bras de Max.

Surpris, stupéfait, rendu plus fou de rage encore, il repoussa la jeune fille. Elle se raidit, buta contre un pouf de cuir, se prit le pied dans un coin du tapis.

Colette, délivrée, se précipita. Elle n'eut pas le temps de retenir Alix ; juste comme elle l'atteignait, la stagiaire tomba, la tête touchant l'angle d'un secrétaire.

Max, dégrisé, mais le cerveau vide, avança. Il aida sa femme à soulever la jeune fille. Ils l'étendirent sur le divan.

— Tu vois, Max... tu vois, balbutiait Colette. Mon Dieu !

— C'est stupide.

— Que faire ? Ah ! elle reprend connaissance.

Max était à droite du divan, Collette à gauche Alix se tourna de gauche à droite, et dit :

— Ce n'est rien.

— Ah ! vous m'avez effrayé... chère amie... commença la jeune femme.

Elle se pencha.

— Je vais vous gronder... chère Alix, pour avoir voulu me défendre.

Le mari se dressa comme un coq :

— Cela ne s'imposait pas.

— Max chéri ! Chère Alix !

Avec un courage tranquille, la stagiaire se leva, un peu chancelante, et répondit par un murmure.

Colette lui tendait la main :

— Je vous accompagne, déclara-t-elle. Je ne veux pas vous laisser. Vous êtes encore lasse.

Max eut un sursaut de dépit. Les deux femmes disparurent dans l'ombre du couloir.

Colette fit boire un demi-verre de porto à son ancienne collègue et lui mit une compresse de vinaigre sur le front :

— Etes-vous bien à présent ?

Alix sourit :

— Je suis prête à marcher sur l'eau de la Saône.

Dites ? Gardez le secret sur l'inexplicable fureur de mon mari.

Alix inclina la tête.

Sur le seuil de la chambre, Colette dit dans un souffle :

— Si vous alliez retrouver Jean-Jacques ? Je l'ai abandonné dans le bosquet de noisetiers. Je vais

vous faire servir à déjeuner. Moi, je crois que je ne déjeunerai pas.

X

« Au moins que Jean-Jacques ne se doute de rien. »

Telle avait été la première pensée de Colette après qu'elle se fût retirée de la chambre d'Alix.

Machinalement, elle retourna dans le fumoir. Max ne s'y trouvait plus. Elle se sentit abattue. Sa rancoeur s'était évanouie. En son for intérieur, elle se désapprouvait. Mais aussi...

« O solitude, voici ou tu m'as conduite ! J'ai invité un garçon en l'absence de mon mari. J'ai invité une jeune fille à la vie modeste pour qui mon luxe est un affront. Quand j'ai souhaité la richesse, était-ce exactement ce que je voulais ? »

Elle donna des ordres à la cuisine, erra dans le jardin du côté de la rivière, profondément déçue et mélancolique.

Quand elle fut fatiguée de marcher sans but, elle rentra. En passant devant la salle à manger, elle vit, assis face à face, Alix et Jean-Jacques. Elle détourna la tête et monta au premier étage. Une sensation étrange la pénétrait.

Dans sa chambre, Max s'était enfermé. Il se changeait et préparait un nouveau départ. Il n'était venu à *Valvert* que pour une courte apparition.

Nerveusement il se disait tout en fixant sa cravate : « L'argent, l'ambition !... Que de surmenage ! L'amour ? »

Il haussa les épaules. Il n'avait pas le temps.

Quand il se trouva prêt, il décida pourtant de rejoindre sa femme. Un saut.

— Ou est Madame ? demanda-t-il à Rose.

— Madame est montée chez elle, monsieur. Elle m'avait dit qu'elle ne déjeunerait pas. Sans doute a-t-elle réfléchi ; car je viens d'ajouter un couvert. Monsieur trouvera Madame dans la salle à manger.

Furieux, de nouveau repris par sa mâle jalousie, Max entra, l'oeil en feu, dans la pièce o le trio entamait la volaille, dans une apparente sérénité. Il jeta :

— Maître Sandri et vous, mademoiselle Alix, je pense qu'il vous sera agréable de profiter de ma voiture. Un travail urgent me rappelle à Paris.

Jean-Jacques se leva.

— Je vous en prie, fit Max, achevez votre déjeuner.

L'avocat restait debout :

— Monsieur, prononça-t-il ; avant de quitter cette salle, je tiens à vous dire ceci : je suis fiancé à Mlle Alix... Je ne demande qu'une chose, c'est de regagner la capitale pour obtenir l'assentiment de mes chefs et de nos familles.

Un grand silence passa. Alix regardait intensément Jean-Jacques. Colette notait la pâleur de son visage, son regard. On aurait entendu voler une mouche dans la salle.

Max prononça enfin :

— Félicitations. Nous allons déboucher une bouteille de champagne.

Le ton était ironique, voire incrédule.

Pourtant il remplit les coupes. Et quand tout le monde y eut trempé les lèvres, il regarda les nouveaux fiancés :

— Allez ! Vous venez ! Je vous emmène.

L'homme d'affaires débarqua le couple des invités au coin du boulevard de Port-Royal, sur la demande de l'avocat.

— Voulez-vous me suivre un moment au Luxembourg, dit Jean-Jacques à sa compagne ? Vous devinez que j'ai besoin de vous parler.

— En effet ! approuva Alix.

Le jeune homme chercha son regard et se décida à parler :

— Alix, je ne vous demande pas ce que vous pensez de ma conduite. A une femme comme vous, on doit la vérité tout entière. La paix, sinon le bonheur de Colette, était menacée. Je n'ai pu oublier qu'elle a été ma compagne de jeux, ma seule amie alors que j'étais un garçon timide et sauvage. Dans l'invraisemblable situation où nous étions, il ne m'est apparu qu'un moyen de la sauver des foudres de son mari. Je l'ai employé aussitôt.

Elle le fixait sans répondre. Elle tremblait de tous ses membres. Il reprit :

— Si j'ai été coupable, Alix, vous ne devez pas être victime. Ce que j'ai dit je le maintiens. A mes yeux comme à ceux du monde, vous allez être officiellement ma fiancée.

Le stagiaire eut un mouvement qu'il prit pour une défaite.

— A moins, fit-il, que vous ne puissiez faire ce sacrifice ?

Des sanglots muets secouèrent Alix, tassée sur le banc.

Il murmura :

— Pardonnez-moi... Sans doute je n'aurais pas dû... Vous êtes une jeune fille si raisonnable... Je vous ai fait mal, à vous la droiture, la pureté même.

Les soubresauts qui secopuaient le corps de la jeune fille diminuèrent. Le regard perdu, mouillé de larmes, elle balbutia :

— Oh ! non, je ne veux pas accepter, Jean-Jacques, vous ne pouvez pas vous figurer comme vous m'avez blessée... Vous ne pouvez pas vous figurer comme je...

Elle suffoqua d'émotion et acheva avec force :

— Jamais, jamais, jamais je n'ai été malheureuse comme en ce moment. Oh ! non, jamais.

L'avocat soupira :

— Voyons, Alix...

Puis soudain, une idée traversa son cerveau, lumineuse comme un éclair. Il s'enquit :

— Dites-moi une chose, Alix ; lisez-vous les journaux ?

La question la stupéfia. Mais au bout de trois ou quatre secondes elle déclara :

— Jamais. Pourquoi les lirais-je ? Ce n'est pas moi qui changerai rien à rien.

Il la regarda avec une attention grave. Cet air si ouvertement franc le détendait. Il ne se sentait ni triste, ni exalté. Reposé. Et décidé.

Il se rapprocha :

— Ainsi vous ignorez le changement qui est survenu dans ma vie ?

Elle fit avec une douceur subite :

— Un ennui ? On vous a rayé de l'ordre des avocats ?

Il ne put s'empêcher de rire.

— Non, ce n'est pas tout à fait ça. Mais revenons à mon projet. Je ne veux pas, absolument pas que vous soyez malheureuse. Vous l'avez compris depuis longtemps, Alix, je ne peux pas vous offrir mon amour ; pas encore. Acceptez du moins mon amitié et mon estime. Acceptez-les. Venez m'apporter cette gentillesse, cette pondération, cette grâce qui en ont séduit d'autres et sont bien capables de me captiver un jour. Et dites-moi que, vous aussi, vous avez un peu d'amitié pour le petit avocat que je suis. Vous pleurez ! Est-ce donc si pénible à accomplir ce que je vous demande ?

Elle gémit :

— Moi... Moi, il y a si longtemps...

— Quoi donc ?

— Il y a si longtemps que je vous aime.

Il serra sa main :

— Alix ! Grand coeur. Ecoutez-moi bien. Je ferai tout au monde pour que vous n'ayez jamais à vous repentir de m'avoir accordé ces doigts-là. Je veux conserver l'espoir que nous ferons un bon ménage, que nous serons un couple uni.

— Nous nous reverrons demain, dit-il en appuyant longuement son regard sur Alix.

* * *

Ils se fiancèrent dans l'intimité, à Chartres, où Alix avait encore une grand-mère.

Ils firent une visite à Alençon, poussèrent une pointe au mont Saint-Michel et Alix rentra seule à Paris. Elle ne pensait pas quitter l'étude et retourna prendre sa place chez Me Chabreloche.

Jean-Jacques avait fait prolonger son congé. Affaire de famille, avait-il dit.

Lorsque l'avocat était revenu, Alix avait voulu lui rendre sa parole. Il ne l'avait pas choisie, le

---

Publishers: File two copies of this Form with your postmaster.

STATEMENT REQUIRED BY THE ACT OF AUGUST 24, 1912, AS AMENDED BY THE ACTS OF MARCH 3, 1933, JULY 2, 1946 AND JUNE 11, 1960 (74 STAT. 208) SHOWING THE OWNERSHIP, MANAGEMENT, AND CIRCULATION OF

LE FILM (Insert exact title of publication) published monthly (State exact frequency of issue)

at St. Albans, Vermont (Name of post office and State where publication has second-class entry) for October 1, 1960

1. The names and addresses of the publisher, editor, managing editor, and business managers are:

	Name	Address
Publisher	Poirier Bessette & Cie Limitée	Montreal, P. Q.
Editor	"	"
Managing editor	Gérard Laberge	"
Business manager	G. Riendeau	"

2. The owner is: (If owned by a corporation, its name and address must be stated and also immediately thereunder the names and addresses of stockholders owning or holding 1 percent or more of total amount of stock. If not owned by a corporation, the names and addresses of the individual owners must be given. If owned by a partnership or other unincorporated firm, its name and address, as well as that of each individual member, must be given.)

Name	Address
Poirier Bessette & Cie Limitée	100% of total shares

3. The known bondholders, mortgagees, and other security holders owning or holding 1 percent or more of total amount of bonds, mortgages, or other securities are: (If there are none, so state.)

Name	Address
None	

4. Paragraphs 2 and 3 include, in cases where the stockholder or security holder appears upon the books of the company as trustee or in any other fiduciary relation, the name of the person or corporation for whom such trustee is acting; also the statements in the two paragraphs show the affiant's full knowledge and belief as to the circumstances and conditions under which stockholders and security holders who do not appear upon the books of the company as trustees, hold stock and securities in a capacity other than that of a bona fide owner.

5. The average number of copies of each issue of this publication sold or distributed, through the mails or otherwise, to paid subscribers during the 12 months preceding the date shown above was: (This information is required by the act of June 11, 1960 to be included in all statements regardless of frequency of issue.) 2[illegible],164 copies

G. Riendeau
(Signature of editor, publisher, business manager, or owner)

Sworn to and subscribed before me this 4th day of October, 19 60

[SEAL] J. Alfred Bérubé A.P.A. Commissaire de la Cour Supérieure District de Montréal

Alfred Bérubé

(My commission ~~expires~~ is for life, 19.....)

POD Form 3526
(July 1960)

hasard seul avait décidé. Elle l'avait aimé pauvre. Maintenant il était riche. L'offre étant démesurée. On la prendrait pour une intrigante.

Jean-Jacques avait pensé : « Je l'aime ainsi. J'aime que sa fierté me refuse. » Il avait évoqué Colette, avide de jouir de la fortune d'un mari. Ce souvenir avait été impuissant à lui faire regretter ses fiançailles avec Alix.

Il n'avait pas accepté le sacrifice de la stagiaire. Il l'avait épousée.

Maintenant Me Sandri recevait ses premiers clients dans son cabinet d'avocat, rue de Vaugirard.

Cet après-midi de janvier, gris, froid, et semblait-il sans charité et sans espérance, il consultait le dossier d'un homicide par imprudence lorsqu'une voix haute et claire, la voix tant connue de son amie d'enfance vint entamer sa sérénité retrouvée.

Pourtant lorsque Colette parut, sa venue fut saluée d'un simple accueil poli.

— Bonjour, chère madame.

Elle paraissait nerveuse et, d'abord, détourna les yeux.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il.

Elle était toujours immobile, son manteau de vison fermé jusqu'au col ; elle pétrissait la poignée de son sac.

— Allons, reprit-il, encourageant, que se passe-t-il, ma chère amie ?

Elle regarda vers la porte, avança d'un pas et Jean-Jacques retrouva l'espace d'un instant son regard désemparé de *Valvert*. Il tenta, malgré tout :

— Nous avons appris, ma femme et moi, votre séjour au Tyrol, sans quoi Alix eût été déjà vous rendre visite.

Elle fit d'une voix basse :

— Comme vous avez changé, Jean-Jacques !

— Moi ? Voyons, Colette, ne faites pas l'enfant. Je suppose que cette entrevue a un but précis. Que désirez-vous de moi ?

Colette se demanda si elle pouvait encore lui parler de ses soucis intimes, de ses affres.

Peut-être était-ce inutile désormais et valait-il même mieux les lui laisser ignorer.

Le jeune avocat se leva, la prit par le bras et la força à s'asseoir :

— Maintenant parlez ou je vais me servir du sérum de vérité.

La plaisanterie la dérida, dénoua le noeud d'angoisse qui s'était formé dans sa poitrine à côté de l'autre qui oppressait son coeur.

— Jean-Jacques, prononça-t-elle brusquement, j'ai besoin de vos services.

Elle se souvenait qu'elle avait affaire à l'avocat pour le moins autant qu'à l'ami d'enfance.

— Je vous écoute.

— Ah ! je n'ai pas de courage... Comment vous expliquer ? Aidez-moi.

— Vous me faites peur, Colette. Qu'est-ce que c'est donc ?

Elle soupira, puis se raidissant aussitôt, elle débita fiévreusement :

— J'éprouve de terribles pressentiments. Je ne dors plus. J'envisage le moment où un drame va éclater dans ma maison.

— Voyons, chère amie, remettez-vous, je vous en prie. Votre mari ?

— Oui. Max.

Une larme brilla aux paupières de la jeune femme.

— Eh bien ? interrogea-t-il, faisant effort pour laisser passer un son de sa gorge contractée.

— Hier... Je savais par Rose qu'il était dans son bureau. Je rentrais de faire quelques courses... J'ai ouvert la porte... J'ai vu... Dieu du ciel ! J'ai vu mon mari qui caressait la crosse d'un revolver.

— Vous êtes sûre ?

— Sûre !...

— Qu'avez-vous fait ?

— Je n'ai pas eu le temps d'examiner Max très longtemps. Il s'était retourné et, avant même de m'avoir aperçue, il avait glissé l'arme dans un tiroir qui se referma automatiquement, un tiroir secret dont il connaît seul la combinaison. Je me suis reculée d'ailleurs, d'instinct. Cette vision inattendue me mettait en proie à un trouble affreux. Je craignais je ne savais quoi au juste... le pire, pour lui ou pour moi. Je me sentais froid jusqu'à la moelle des os.

— Est-ce tout ?

— Max s'est précipité sur moi. Il avait un visage dur, des yeux terribles. Il m'a prit aux épaules : « Sors, m'a-t-il dit en m'entraînant au dehors, sors vite !... » Dominée par sa voix, toute tremblante, j'ai obéi sans oser formuler une question. J'ai seulement soufflé : « Tu me fais peur, Max, tes yeux sont tout drôles... » « Eh bien ! a-t-il riposté, ne me regarde pas. » Et une minute après : « Je pars. » « Quand te reverrai-je ? » « Je ne sais pas. » Je l'ai vu ouvrir la porte de sortie sur le palier. La porte s'est refermée sans que j'aie osé faire un geste.

L'avocat avait écouté, la tête penchée. Il la releva :

— Vous auriez peut-être dû le retenir.

— Oh ! Jean-Jacques, j'ai perdu confiance.

— Il ne faut jamais perdre confiance.

— Que devenir ? Aidez-moi à découvrir ce qui a pu arriver à Max... Moi, je ne peux pas... Croyez-vous qu'il reviendra ? Eh bien ! répondez. Acceptez-vous d'éclaircir la situation ?

— Puisque vous l'avez décidé, Colette, prononça Me Sandri, je veux bien. Mais je vous en prie, demeurez calme.

— C'est facile ?

— Non, ce n'est pas facile. Il le faut pourtant. S'exaspérer, gémir ne servirait à rien. Faites le moins de bruit possible. Il ne faut pas donner l'éveil à votre mari quand il reviendra.

— Qu'allez-vous faire ?

— Entreprendre une enquête, afin de savoir d'où vient le mal.

— Etes-vous sûr de réussir ?

— Parfaitement sûr. Et je n'en aurai pas pour longtemps.

— En attendant, que dois-je faire ?

— Retourner chez vous et attendre le retour de votre mari. Peut-être aurait-il besoin de votre tendresse.

Jean-Jacques appuyait sur elle un regard sérieux. Il ajouta :

— Ne vous affolez pas ! Je m'en vais agir vite.

Colette sentait le sang lui monter au visage :

— Jean-Jacques, je tiens à Max. Le croyez-vous ?

— Je le crois, Colette, répondit-il gravement.

Elle essuya les larmes qui coulaient de ses yeux, balbutia :

— Lui... Pour lui je ne suis...

L'avocat coupa la phrase commencée :

— Je vous téléphonerai, sitôt le renseignement obtenu. Allons ! Bon courage.

Elle prit son sac et se leva. Elle n'avait plus rien à dire. Il l'accompagna jusqu'à la porte.

XI

IL attendait de nouveau Colette, trois jours plus tard.

Il était près de quinze heures lorsqu'elle pénétra dans le bureau. Elle était venue en taxi ; mais son souffle était aussi haletant que si elle avait couru pendant un kilomètre. Et son impatience était telle qu'elle ne put s'empêcher de dire dès l'entrée :

— Qu'avez-vous appris ?

Puis, la respiration coupée, elle tomba sur un siège.

— J'ai des choses d'une extrême importance à vous communiquer, fit-il. D'abord, dites-moi si vous avez revu votre mari ?

— Oui, oui. Il est venu hier à la porte Maillot. Il a couché dans son bureau. Et ce matin il est parti sans un mot. J'ai voulu m'informer s'il n'avait pas besoin de moi ; je n'ai reçu qu'un signe de tête négatif en guise de réponse. Il avait toujours un regard traqué.

L'avocat baissa un instant la tête, jeta un coup d'oeil sur ses fiches et prononça lentement :

— Ce que je vais vous dire, à titre privé, Colette, explique assez l'état d'esprit dans lequel se trouve votre mari. Hanté par le désir de gagner de l'argent, il n'a pas, comme on dit en termes de football, « protégé ses arrières ». Les fondations de sa société s'en trouvent aujourd'hui bouleversées. Son initiative est stoppée.

— Que dites-vous ? Pourquoi ? Comment ?

— Son crédit en banque n'a pas suivi la courbe croissante de ses besoins d'argent. Il a emprunté, s'est enfoncé. Actuellement son découvert est de cent soixante millions.

— Est-ce possible ! Jean-Jacques, qu'allons-nous devenir ?

L'avocat mordit sa lèvre inférieure, puis s'éclaircit la gorge :

— Finissez de m'entendre avec calme.

— Je ne peux pas. M'avoir caché une pareille débâcle, à moi, sa femme !... Ce manque de confiance, d'amour, oui, d'amour, n'est-ce pas affreux ?

— Voyons, fit-il, c'est moins que jamais l'heure de récriminer.

— Il est possible de limiter le désastre, affirma-t-il, de faire en sorte qu'il ne devienne pas un scandale financier. Le Tribunal de Commerce prononcera la faillite des trois maisons dirigées par Max Vernière.

— Et sa faillite personnelle, lança Colette avec aigreur. J'ai épousé un joli monsieur. Quand je pense que j'étais jalouse ! Ah ! il était malin le « Napoléon des affaires ! »

L'avocat ne parut pas l'entendre. Les mains appuyées à sa table de travail, il continua :

— Nous avons dit que le péril pouvait être circonscrit. Le système inventé par Max Vernière lui a rapporté une fortune qu'il n'a pas su gérer. De mon côté, j'ai hérité un petit milliard.

— Quelle surprise ! Je sais.

— Mon parrain...

Elle ne put s'empêcher de le couper encore :

— Ce parrain, tout de même ! Qui l'eût cru ? Ah ! si j'en possédais un pareil.

— Sait-on jamais ! A défaut d'un parrain du Canada, vous avez un vieux camarade de jeux qui vous demande d'accepter avec simplicité quelques miettes de son héritage.

— Comment ? Jean-Jacques ! Vous ?

Un vague sourire passa sur les lèvres de l'avocat :

— Oui, moi. Pourquoi pas ?

Comme la jeune femme restait muette, il expliqua :

— Supposez que je vous prête cent trente ou cent quarante millions. Cette somme permettra à Max Vernière d'effectuer les premiers versements aux créanciers.

Elle souffla :

— Que dira-t-il ? Avez-vous oublié la scène de *Valvert* !

— Je n'ai rien oublié. Il dira que l'amitié est un sentiment d'entr'aide. D'ailleurs, rassurez-vous.

Les événements nouveaux survenus dans son existence... et dans la mienne l'autorisent à reviser le jugement de *Valvert*.

Colette réfléchit un long moment. Son visage s'empourpra, puis redevint pâle. Ses doigts se crispèrent sur son sac. Enfin, elle dit, d'une voix basse :

— Vous avez raison. Il faut éviter un scandale, une arrestation... la prison peut-être...

— Dès ce soir vous allez parler à votre mari. De quelle façon vous y prendre pour lui faire part de ma proposition ? Je laisse cela à votre intuition féminine. Et puis : « A la grâce de Dieu ! »

Colette restait figée sur sa chaise avec un embarras visible. Enfin elle dit d'une voix altérée :

— Croyez-vous que Max pourra remonter cette affaire de cycles et de disques de radio ?

— Envoyez-moi Vernière, dès que vous l'aurez vu.

— Jean-Jacques ! Je vais trembler de vous savoir en présence l'un et l'autre.

— Pourquoi ? Dans cet arrangement il y a des détails et des clauses qui ne peuvent se régler qu'entre hommes. Quant à vous, je vous répète que votre rôle est précis, aussi délicat soit-il. Reprenez courage. Je ne sous-estime pas la difficulté de votre mission et je pense que vous devez affronter votre mari avec toutes les armes capables de remporter la victoire.

— Certes, opina-t-elle, lentement. Mais je voudrais savoir, Jean-Jacques ?... Pourquoi vous acharnez-vous à nous sauver tous deux ?

Les traits de Me Sandri demeurèrent impassibles.

— Je ne puis que vous redire ce que vous savez déjà : l'amitié a des devoirs auxquels je ne veux pas faillir.

— L'amitié suffit-elle à vouloir combattre pour une femme avec tant de générosité, tant d'opiniâtreté ?

Sans quitter sa fière attitude, l'avocat répondit avec une grande douceur :

— J'ai cru longtemps que vous étiez née pour moi et que j'étais né pour vous. Et je ne veux pas que le nom porté aujourd'hui par la jeune fille que j'ai aimée soit traîné devant la justice.

— Jean-Jacques !

Elle s'était levée et partait comme une flèche. Devant la table elle s'arrêta. Hélas !... Les paupières baissées, elle revoyait tout, reconstituait tout. Un charmant ami l'attendait, fin, aimant, d'avance enchanté...

Elle murmura :

— Si j'avais su.

Elle releva la tête et découvrit un homme qui la regardait avec des yeux indulgents et bons ; mais où ne brûlait plus le feu de son coeur. Passé ! Passé, on ne peut donc pas te retrouver ?

Jean-Jacques se pencha un peu et dit :

— Ne faisons pas ressusciter le mort que j'ai mis en terre. Des larmes ce soir n'y parviendraient même pas. Si je revendique le droit de vous avoir aimée, je revendique aussi l'honneur d'être aujourd'hui et pour toujours l'époux fidèle d'Alix.

Elle hocha la tête, soupira. Jean-Jacques voulait que la situation reste nette. Elle le comprenait très bien. Elle avait la bouche amère, l'âme trisste. Il dit :

— Donnez-moi votre main.

Elle s'exécuta. Puis elle marcha vers la porte d'un pas chancelant. Jean-Jacques dit encore, d'une voix ferme :

— Adieu, chère amie ! Souhaitons de revoir votre mari bientôt. Ayez confiance. Tout s'arrangera.

Elle était éperdue de crainte quand elle mit la clé dans la serrure.

La femme de chambre arriva d'un pas prudent et amorti. Le front de Colette se plissa :

— Rose, Monsieur est-il rentré ?

— Madame, il y a une demi-heure que Monsieur est rentré.

— Ah !

La servante ajouta, les lèvres pincées et le regard fatal :

— Monsieur a dû boire beaucoup d'alcool. Il est dans son bureau. Madame fera bien de veiller.

XII

L'APPEL d'un employé de l'aérogare retentit soudain dans le coeur de Colette comme un coup de gong.

Elle était assise depuis de longues minutes dans la salle d'attente. Tout se mit à tourner autour d'elle. Elle se frotta les yeux. Non, elle ne rêvait pas.

— Allons, pressons, pressons... fit la voix de Max à ses côtés.

Il était agité et avait l'air sournois. Colette se leva et prit sa valise d'une main qui tremblait.

Tous deux suivirent le petit groupe qui passait sur le champ d'aviation.

L'appareil était là, entre le jardin fleuri de la gare et la mer aux reflets de saphir et d'émeraude.

La voyageuse eut une triste moue de dédain pour le lumineux paysage et se dit à soi-même :

« Je regrette Paris. »

Que lui aurait importé encore le désert si elle avait eu l'amour !

Comment avait-elle pu croire que la fortune tenait lieu de tout ! Naïve qu'elle avait été !

Et maintenant, que lui restait-il ?

Depuis qu'il ne pouvait plus planter ses crocs dans une affaire, les travers de Max éclataient au grand jour. Jean-Jacques comme il l'avait promis, s'était institué son banquier ; mais le programme de sauvetage qu'il avait tracé comprenait cet exil. L'avocat avait exigé que Vernière accepte un poste à Gao, dans un comptoir d'essence.

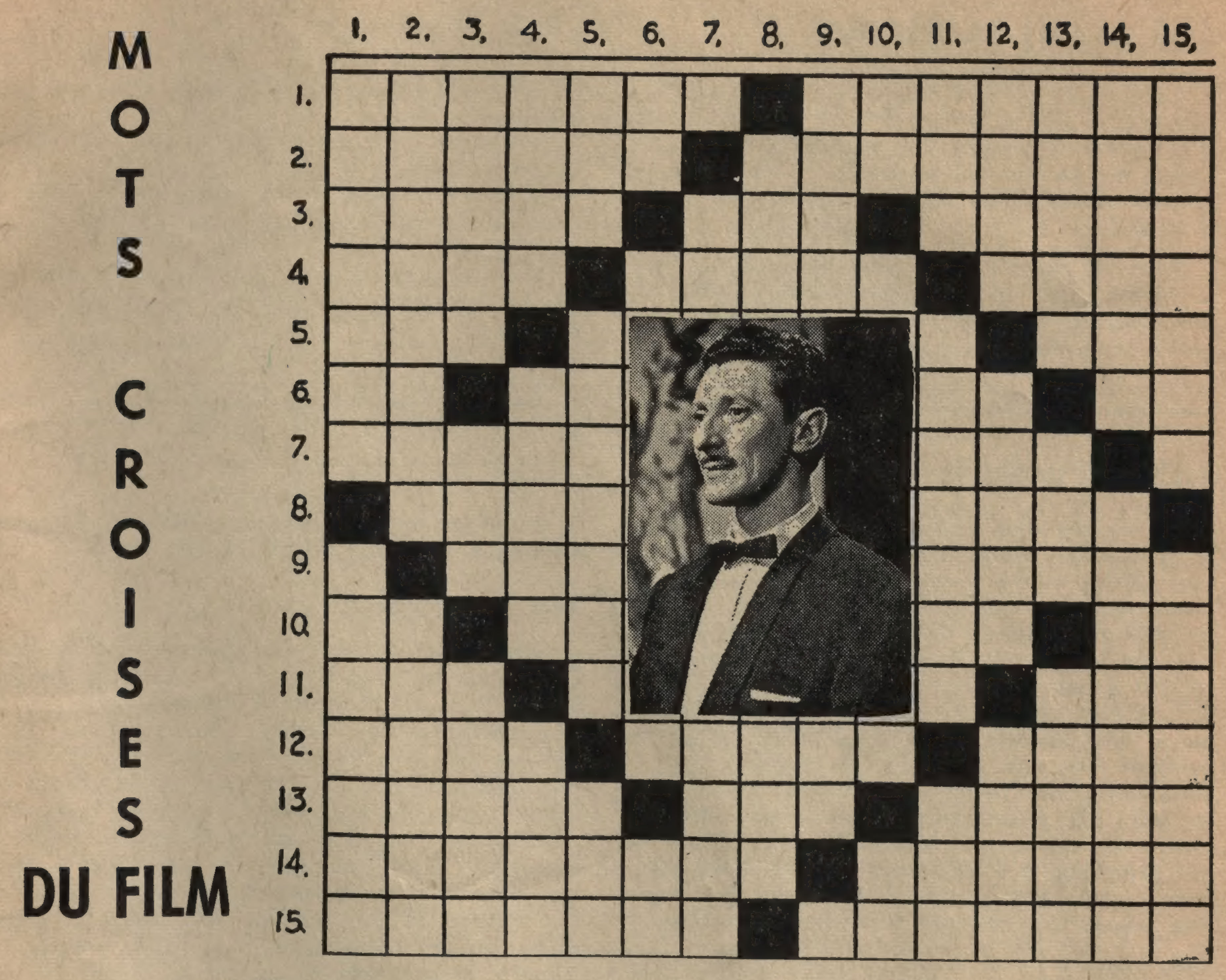
A mesure qu'elle se rapprochait de l'avion, des regrets de plus en plus nombreux menaient leur ronde dans l'esprit de Colette. Gao ! La porte du désert.

Tout à coup, Max saisit son poignet comme il l'avait fait à *Valvert*.

— Monte ! dit-il avec un bref ricanement.

Elle se raidit. Son instinct lui criait de repartir en arrière, de laisser s'en aller seul vers sa destination lointaine cet être qui ne l'aimait même pas,

[*Lire la suite page* 34]



HORIZONTALEMENT

1. — Action de tresser. — Nom de notre vedette.
2. — Genre de graminacées avénacées. — Faire des découpures, des entailles.
3. — De peu de longueur. — Donation entre vifs. — Singe-araignée.
4. — Rivière de France. — Coup de dés qui amène deux as, au trictrac. — Connais.
5. — Ennuyé. — Possessif des deux genres.
6. — Logotype pour indiquer la livre. — Fin de verbe. — Altesse Royale (*abr.*). — Négation.
7. — Panégyrique. — Grosse pilule.
8. — Condition. — Se dit de tout objet fixe et remarquable servant à indiquer aux navires la route à suivre.
9. — Choisi par la voie des suffrages. — Compositeur français, né à Ciboure, auteur de *Ma Mère l'Oye*.
10. — Conjonction copulative. — Infinitif. — Dans. — Règle double en forme de T.
11. — Terre considérée quant à ses qualités productives. — Préfixe indiquant la multiplication d'une grandeur par un million.
12. — Ensuite, après. — Mouvement de l'âme qui aspire à la possession d'un bien. — Expression des traits indiquant certains sentiments.
13. — Non préparée. — Grand fleuve. — Le chef des démons.
14. — Transporter dans une charrette. — Prénom de notre vedette.
15. — Tablette de métal servant de billet d'entrée dans un théâtre. — Petite planche utilisée comme ardoise.

VERTICALEMENT

1. — Petit bateau sans mât ni voile. — Vénération, déférence.
2. — Qui peut être honnêtement confessé. — Chacune des petites pièces d'ivoire qui composent le clavier d'un orgue.
3. — Mouvements circulaires. — Enlevé. — Prendras connaissance d'un écrit.
4. — Chacune des rangées horizontales du vair et de l'échiqueté. — Semblable. — Indubitables.
5. — Préfixe d'antériorité. — Dignité de préteur. — Espace de temps.
6. — Symbole chimique du *germanium*. — Fin de verbe.
7. — Etui de métal pour protéger le doigt. — Virgile en fit le héros de son *Enéide*.
8. — Partie supérieurement convexe d'un objet. — Titre anglais.
9. — Situation incommode — Lui.
10. — Principe de tout nombre. — Cité légendaire bretonne.
11. — De l'alphabet grec. — Restaurant élégant. — Signal de détresse.
12. — Filet pour prendre les oiseaux. — Oeuvre d'imagination. — Du sexe masculin.
13. — Chances. — Unité monétaire bulgare. — Milieu.
14. — Poudre à tirer, grossièrement écrasée et non tamisée pour artificiers. — Modérant, réprimant.
15. — Monter, construire. — Explications jointes à un dessin pour en faciliter l'intelligence.

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.
1.	C	O	N	T	E	N	T	■	V	I	T	R	A	I	L
2.	A	G	O	U	T	I	■	S	■	L	O	U	I	S	E
3.	V	I	T	R	E	■	L	A	D	■	T	E	N	O	N
4.	A	V	E	C	■	L	E	C	O	N	■	S	E	P	I
5.	L	A	S	■	C						T	■	S	O	N
6.	I	L	■	R	E						I	R	■	D	E
7.	E	■	A	A	R						R	E	V	E	■
8.	R	E	V	I	F						A	M	I	■	L
9.	■	L	I	S	E						G	Y	■	S	A
10.	B	■	S	O	U						E	■	S	O	N
11.	O	B	■	N	I						■	P	O	R	T
12.	U	R	E	■	L	E	M	U	R	■	P	E	R	C	E
13.	L	U	C	E	■	T	O	N	■	P	A	R	T	I	R
14.	E	T	O	L	E	■	I	■	M	A	R	T	I	E	N
15.	T	E	T	A	R	D	■	P	A	R	T	E	R	R	E

UN MARI SI RICHE

[Suite de la page 32]

qui n'était qu'ambition et orgueil. Il la poussait. Elle posa le pied sur le premier barreau de l'échelle. Elle monta. Une parole de Jean-Jacques perçait la brume de sa révolte angoissée : « Vous êtes sa femme ; soyez-le sans réserve. Il n'y a pas à revenir là-dessus. »

Elle eut alors une réaction qui parut surprenante à l'homme que sa défaite rendait ingrat. Elle prit place sur son siège et, bien qu'elle eût les yeux pleins de larmes, elle murmura :

— La vie peut être belle sans richesses, mon amour.

— J'ai même toute confiance que nous allons gagner le bonheur.

Max écarta les bras, brusquement désarmé. Il regarda Colette, mais ses yeux avaient changé d'expression.

A ce moment, l'avion quitta le sol, comme s'il n'avait attendu pour s'envoler que cette parole d'espoir.

HÉLÈNE ROUDAUD

HOLLYWOOD VU DE PRES

[Suite de la page 7]

leurs regards vers moi », répond-elle ; « lorsqu'on est jeune l'on essaie toujours de copier ceux que l'on admire ». On a reproduit la couleur de ses cosmétiques, sa coiffure, son maquillage. Marilyn, qui doit surveiller sa ligne, et compter les calories, car elle aime tout ce qui favorise l'embonpoint répond à une question au sujet de « sex appeal » (ce qu'elle possède au premier degré). « Si vous aimez les hommes en général vous ne pouvez manquer de « sex appeal », ils s'apercevront de cette sympathie réelle et vous aimeront... Cela est beaucoup plus important que la glamour extérieure. Je crois que cela explique pourquoi il est des personnes très belles qui ne sont guère populaires tandis que parfois des femmes tout à fait sans beauté ne manquent jamais d'escortes ».

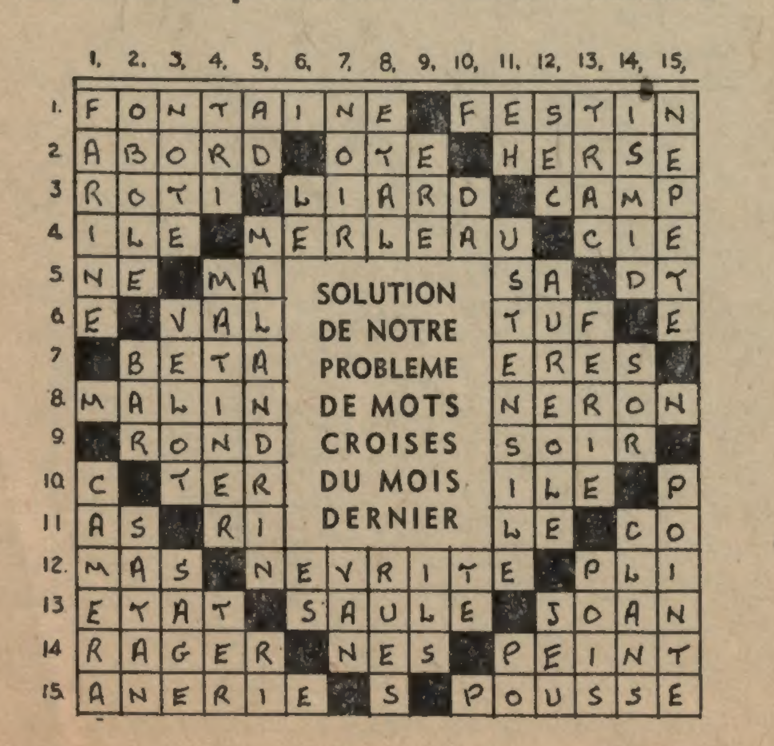
Sans liens

John Kerr, qui s'est hissé au tout premier rang du théâtre, cinéma et télévision, vient de s'établir à Hollywood définitivement. Il refuse cependant de se lier par contrat à aucun studio prétextant que, de nos jours, un acteur doit se libérer de tous liens qui pourraient l'empêcher d'accepter un rôle lui convenant plus qu'un autre. « Et bien que l'assurance d'un salaire hebdomadaire soit une chose très commode, je crois que le « free-lancing » est le status qui me convient en ce moment. » Nous le reverrons dans *The Crowded Sky*.

Dans les coulisses

Bing Crosby sera l'invité d'honneur au dîner de l'Académie de TV à New York, à la mi-novembre. Milton Berle fut le premier invité et Arthur Godfrey partageait cet honneur l'an dernier. — Julie London part pour le Brésil où elle vient d'obtenir un engagement de club de nuit. — Le disque de Bing Crosby, *White Christmas* est resté *best seller* depuis sa parution il y a quelques années. Il atteint encore les 15 millions par an. — Les films de Doris Day, *Don't Eat the Daisies* et *Pillow Talk* ont coûté $4. millions et rapporteront $20. millions. Doris, probablement la plus populaire actrice internationale actuelle fera, si elle en trouve le temps, *And So To Bed*, pour MGM. — Cary Grant, qui avoue se sentir plus heureux et redevenir plus jeune à 56 ans, a suivi un régime médico-expérimental où il est question d'une drogue appelée mescaline qui aurait tout à fait modifié son attitude vis-à-vis des femmes, l'amour, la vie et lui-même. Il croit jouir présentement d'une « seconde jeunesse »... — Stephen Boyd déterminera les habitudes romantiques des américaines, il sera Paul dans le roman filmé de Irving Wallace : *The Chapman Report*.

L. G.-S.




Soyez à la page
3748
3749
CES PATRONS SONT IMPRIMÉS EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons "Le Film", Dominion Simplicity Patterns, Limited, 74 Yorkville Avenue, Toronto 5 Ontario. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, N. Y., U.S.A.

Vivantes et agréables lectures

Pour les longues soirées d'hiver quand la vie d'intérieur reprend



Pour connaître l'actualité

par le texte et
par l'image vivante

Pour lire les grands romanciers

- Amour
- Mystère
- Aventure

SPORTS
CINEMA

Pour un panorama de la vie moderne

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

UN ENSEMBLE PARFAIT

au service de la famille

Remplissez votre coupon d'abonnement à l'intérieur